

Le carnet du Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne | Avril 2024

#5

PROGRAMME CULTUREL 2024

HOMMAGE

À HAÏM KERN



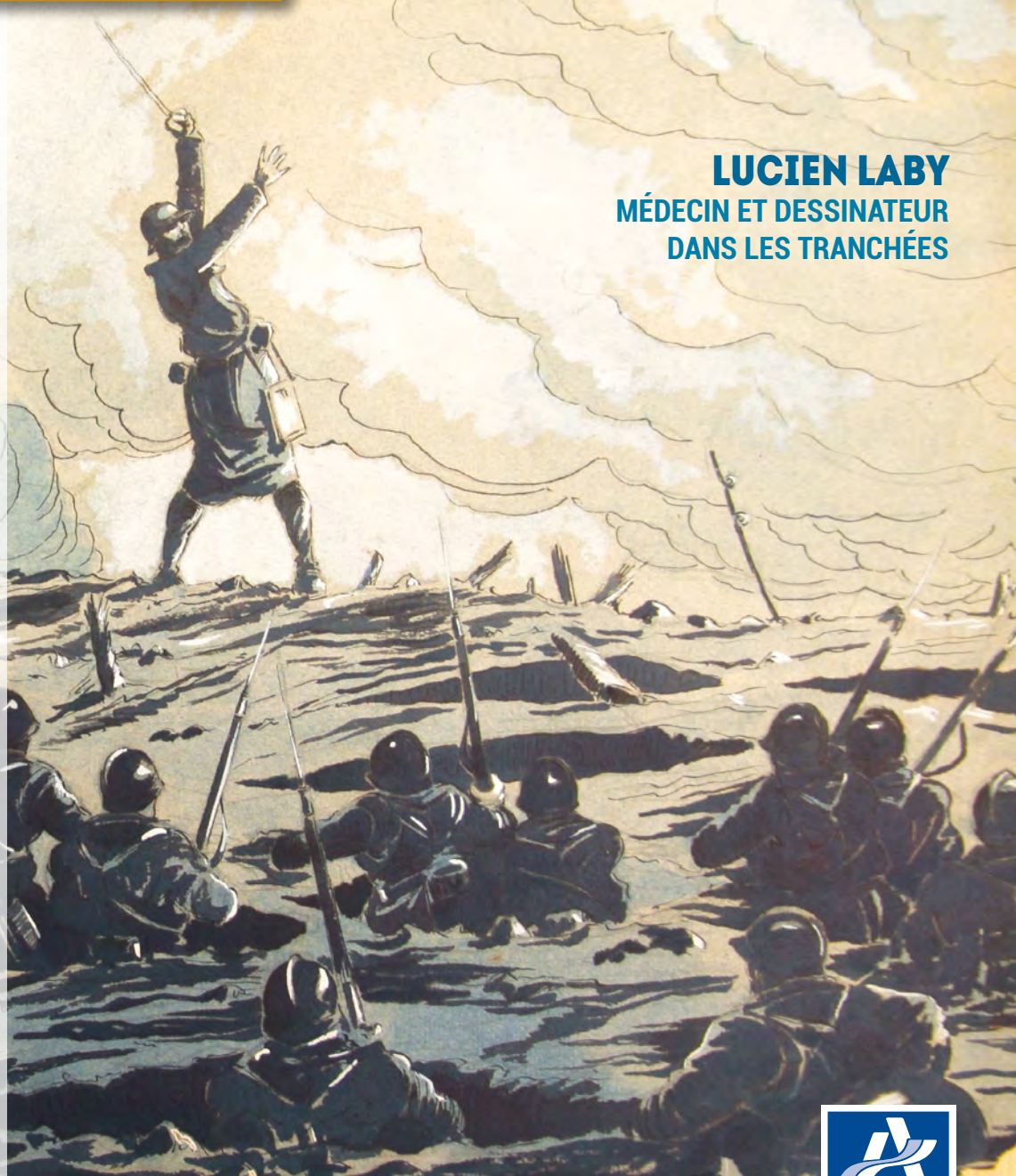
LES VOLONTAIRES DE L'AFS

AU CHEMIN DES DAMES



LE MÉMORIAL VIRTUEL

20 ANS DÉJÀ !



LUCIEN LABY
MÉDECIN ET DESSINATEUR
DANS LES TRANCHÉES



CARNET DU CHEMIN DES DAMES

Une publication du Conseil départemental de l'Aisne

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Nicolas Fricoteaux

COMITÉ DE RÉDACTION

Franck Viltart
Vincent Dupont
Caroline Choain
Amélie Ramette

ÉDITION, MISE EN PAGE

Laura Thiebaut

IMPRESSION

Alliance PG - Laon

2

Le carnet du Chemin des Dames

CONTACT

caverne@aisne.fr
Tél. 03 23 25 14 18

NOUS ÉCRIRE

Conseil départemental de l'Aisne,
Service du Chemin des Dames
et de la Mémoire,
RD18 Chemin des Dames
02160 Oulches-la-Vallée-Foulon

SUIVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ
DU CHEMIN DES DAMES SUR



www.chemindesdames.fr

4/5 ACTUALITÉ

6/7 ÉVÈNEMENT
Programme du 16 avril

8/13 HOMMAGE
Haïm Kern

14/21 HISTOIRE ▶
Lucien Laby

Médecin et dessinateur,
dans les tranchées



**22/27 Les volontaires
de l'American
Field Service** ▶
au Chemin des Dames



28/32 La vie au provisoire
1919-2024

**33/37 Le camp
de prisonniers
de guerre
allemands** ▶
d'Irval



38/41 MÉMOIRE
Le Mémorial virtuel
du Chemin des Dames,
20 ans déjà !

42/43 ARCHIVES
Le Zouave Bonneau
une mort immortalisée

44/45 LECTURE

**46/47 PROGRAMME
CULTUREL 2024**



Oublier son passé, c'est assurément échouer à maîtriser son futur. C'est pourquoi le Département de l'Aisne porte une politique de mémoire ancrée dans une meilleure connaissance de l'Histoire et tournée vers les enjeux de demain. Portée par celle-ci, l'année 2024 sera marquée par la commémoration du 80^e anniversaire des débarquements alliés et de la libération de la France en 1944, mais également par le 110^e anniversaire du début de la Première Guerre mondiale.

Ce début d'année a malheureusement vu la disparition de l'artiste Haïm Kern. Nous avons souhaité rendre hommage dans ce carnet à celui qui a participé au travers de son œuvre à redonner au Chemin des Dames sa place parmi les hauts lieux de la mémoire nationale.

D'autres artistes ont tenté de mettre en mémoire ce terrible conflit, comme le médecin Lucien Laby, ancien combattant du Chemin des Dames venu s'installer dans l'Aisne après la Grande Guerre. Un ensemble exceptionnel, composé de ses objets, photographies, peintures, dessins et sculptures, qui vient d'entrer dans les collections départementales vous est présenté.

L'Aisne a accueilli des hommes et des femmes du monde entier de 1914 à 1918, comme ces ambulanciers américains dont l'histoire vous est présentée. Aujourd'hui, nous avons à cœur d'accueillir les visiteurs du monde entier sur nos lieux de mémoire, notamment à l'occasion des Jeux olympiques de Paris 2024.

Le Chemin des Dames est entré un peu plus dans l'histoire universelle. En effet, depuis le 20 septembre 2023, l'inscription des sites de la Première Guerre mondiale sur la Liste du patrimoine mondial de l'Humanité n'est plus un projet, elle est devenue une réalité avec les 139 sites, dont 9 dans l'Aisne, désormais inscrits par le Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO. Cette reconnaissance est une étape majeure dans le travail de mémoire et d'histoire qui est accompli depuis plus d'un siècle sur notre territoire, à l'image de ce nouveau numéro du carnet du Chemin des Dames.

Vous souhaitant bonne lecture à toutes et à tous.

Nicolas FRICOTEAUX
Président du Conseil départemental de l'Aisne

3

DEUX SITES DU CHEMIN DES DAMES INSCRITS AU PATRIMOINE MONDIAL DE L'HUMANITÉ

Après la levée du moratoire sur l'entrée de sites de conflits contemporains en janvier 2023, 139 sites funéraires et mémoriels de la Première Guerre mondiale (front Ouest) ont été inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial de l'Humanité lors de la 45^e session du Comité du Patrimoine mondial, qui s'est tenue à Riyad (Arabie saoudite) le 20 septembre 2023. Parmi les sites labellisés, neuf sont situés dans le département de l'Aisne, dont deux sur le Chemin des Dames : la nécropole de Craonnelle et les sites mémoriels de Cerny-en-Laonnois. Cette prestigieuse inscription vient distinguer la valeur universelle exceptionnelle de ce bien en série caractérisé par une architecture funéraire et un culte des morts à la guerre qui visent à entretenir un message de réconciliation entre les peuples et de paix universelle.



Nécropole française de Cerny-en-Laonnois © CD02

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU SOUVENIR FRANÇAIS DE L' AISNE À LA CAVERNE DU DRAGON

Le 7 octobre 2023 s'est tenue à la Caverne du Dragon, l'assemblée générale des différentes sections du Souvenir Français de l'Aisne à l'invitation de son président départemental, Henri Caron. Une cérémonie d'hommages aux morts pour la France s'est tenue au monument *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* en présence du président du Conseil départemental de l'Aisne, Nicolas Fricoteaux. L'occasion de rappeler que le Souvenir Français recrute des adhérents afin de participer aux actions de mémoire et à l'entretien des tombes et monuments des « morts pour la France » partout dans le département. Pour soutenir et adhérer au Souvenir Français : 02@dgsf.fr



Cérémonie aux morts pour la France à l'occasion de l'assemblée générale du Souvenir Français © CD02

UN NOUVEAU RENDEZ-VOUS : LES « CAFÉS-HISTOIRE » AU PAVILLON DE VAUCLAIR

Le musée de Vassogne, la Caverne du Dragon et la Communauté de Communes du Chemin des Dames vous proposent de venir échanger avec un historien autour d'une collation sur l'histoire et ses résonances au temps présent lors de « Cafés-Histoire » au Pavillon de Vauclair, le premier s'est tenu le samedi 23 mars 2024 à 16h en compagnie de Guy Marival autour de la question : La guerre de 14-18 est-elle de l'histoire ancienne ? Et rendez-vous ensuite en compagnie de Stéphane Bedhome le samedi 12 octobre 2024 à 16h pour : " La vie au provisoire : revivre parmi les ruines ".



PREMIER TRAIL DU CHEMIN DES DAMES

Le 3 décembre 2023 s'est déroulé le premier trail du Chemin des Dames au départ de la base nautique Cap'Aisne à Chamouille. Cette course d'endurance a réuni plusieurs centaines de participants venus affronter le froid et la boue pour un défi sportif placé sous le signe de la mémoire des combattants de la Première Guerre mondiale. Un dossard avec un nom de soldat mort sur le front de l'Aisne a été remis à chaque participant. Rendez-vous le 1^{er} décembre 2024 pour la seconde édition ! Inscriptions : triathlonduchemindesdames.com



Trail du Chemin des Dames, 3 décembre 2023 © le Poilu de la Marne

EXPOSITION

« LE GRAND MATCH »

SPORTIFS SUR LE FRONT DU CHEMIN DES DAMES

À l'occasion des Jeux olympiques de Paris 2024 et jusqu'au 19 août 2024, le Centre d'Accueil du Visiteur du Chemin des Dames - Caverne du Dragon propose une exposition consacrée au sport durant la Grande Guerre et plus spécifiquement aux destins souvent tragiques de quelques-unes des plus grandes figures du sport international passées par le Chemin des Dames.

C'est au journaliste sportif Henri Desgrange que l'on doit la formule « Le Grand Match ». Il l'emploie dès la déclaration de guerre, exhortant ses « *p'tits gars français qui ne peuvent que l'emporter face aux moutons stupides que sont les ennemis* ». Les premiers affrontements montreront vite qu'il ne s'agit pas d'une rencontre amicale. La Première Guerre mondiale vient brutalement mettre un terme à « la belle époque », une période pendant laquelle les compétitions sportives ont suscité un intérêt grandissant de la part du grand public qui se passionne pour le cyclisme, la boxe, ou le tennis.

COMPÉTITEURS ET COMBATTANTS

De nombreux sportifs se retrouvent mobilisés au front sur le Chemin des Dames dès 1914. Des athlètes « de haut niveau » dirait-on aujourd'hui, à l'image de l'Écossais Ronald Simson, premier international de rugby à tomber au front en septembre 1914, ou de Maxime Decugis, premier tennisman français à remporter le Grand Chelem en 1911 qui lui, aura la chance d'en revenir vivant. Une vingtaine de ces compétiteurs devenus combattants sont ainsi présentés et presque rendus à la vie par une scénographie qui fait évoluer le visiteur au milieu de leurs silhouettes, comme François Poeydebasque, rugbyman de l'équipe de France fauché à Craonnelle, Leonard Slater, champion de cricket tombé à Cerny-en-Laonnois, Frank Henry, cycliste vainqueur du Paris-Roubaix, mortellement touché à Courcelles-sur-Vesle. Mais l'on retiendra aussi le sort funeste réservé à Julius Hirsch, footballeur allemand, décoré de la croix de fer en 1918, déporté et assassiné au camp d'Auschwitz en 1943.

UN NOUVEL ÉLAN SPORTIF

Derrière les histoires individuelles, l'exposition s'attache aussi à illustrer comment la pratique sportive va se voir graduellement encouragée au sein des troupes.

La guerre de position se traduit par un véritable manque d'activité physique pour les soldats et le sport devient rapidement un remède à l'ennui. Après la terrible offensive de 1917, une crise de refus d'obéissance traverse l'armée française et l'état-major tente d'améliorer le quotidien des poilus. Ordre est donné aux officiers de laisser du temps aux troupes qui reviennent d'une offensive. Du temps pour se reposer et du temps pour se changer les idées.

Les matchs de football ou les combats de boxe sont d'abord autorisés puis encouragés du fait de leur impact positif sur le moral des troupes. Le sport aux armées devient vite international avec des rencontres sportives entre soldats français et soldats du Commonwealth, notamment en rugby, puis dans des disciplines nouvelles comme le baseball, le volleyball et le basketball importés par les Américains.



JOURNÉE DE MÉMOIRE DU CHEMIN DES DAMES

16^E ÉDITION



La Journée de mémoire du Chemin des Dames revient pour sa 16^e édition, en souvenir de tous les morts, blessés et disparus de la Grande Guerre sans distinction de nationalité. Elle offre à chacun la possibilité de découvrir ou redécouvrir l'histoire de la bataille du Chemin des Dames. Rendez-vous aux aurores avec la marche « sans casque et sans arme ».

Les hommages durent toute la journée jusqu'à la nuit tombée, avec cette année pour la première fois une « cérémonie des fleurs » organisée l'après-midi dans le village détruit de Craonne avec des écoliers et collégiens de l'Aisne.

À l'heure où la guerre gronde aux portes de l'Europe et que des villes et villages sont à nouveau engloutis sous les bombes, cette journée de mémoire est aussi un appel à la paix et à l'arrêt de tous les conflits.



Craonne

5h45 - 9h : Marche « sans casque et sans arme »

Rendez-vous à l'aube à Craonne, à l'heure où des milliers de soldats furent jetés dans la bataille, le 16 avril 1917 pour la traditionnelle marche « sans casque et sans arme » commentée et qui retrace la montée à l'assaut des troupes françaises du plateau de Californie, illuminations et passage par la tour-observatoire ponctuent cet hommage collectif sur le Chemin des Dames.

Durée : 3h, distance : 6 km. Collation à l'arrivée.



Pavillon de Vauclair, Bouconville-Vauclair

9h-17h : Visites de la forêt domaniale

En compagnie des agents de l'Office National des Forêts. Départ toutes les 2h. Exposition sur la bataille du Chemin des Dames.

Restauration dans le pavillon à la Guinguette de Vauclair, de 10h à 17h.

9h-17h : Visite du musée de Vassogne et de l'exposition « User, Réemployer, Rapetasser »

Contact et réservation au : 03 23 25 97 02.



Vieux Craonne

15h : Cérémonie des fleurs

Lectures et fleurissement en hommage aux combattants français et allemands ainsi qu'aux victimes civiles des combats du Chemin des Dames, par des écoliers et collégiens de l'Aisne.

Rendez-vous sur le parking de la croix dans le Vieux Craonne.



La Ville-aux-Bois-lès-Pontavert

17h : Marche commentée

Par l'association des Amis du Bois des Buttes, « Avec le 31^e RI à l'assaut du Nez du Boche ».

Durée : 1h30.

Rendez-vous sur le parking aménagé à la sortie du bois sur la D 89 à 2 km de La Ville-aux-Bois.

Informations et réservations par e-mail à : contact@leboisdesbuttes.fr



Craonne / Craonnelle

20h30 : Marche des brancardiers, concert et illumination

Marche silencieuse vers la nécropole nationale de Craonnelle, illuminée de 2 000 bougies, hommage musical par la compagnie « La triple croche », chansons de la Grande Guerre.

Rendez-vous à 20h15, devant la mairie à Craonne

Durée : 1h30, 4 km. Se munir de bonnes chaussures de marche.



Caverne Du Dragon - Centre d'accueil du Visiteur du Chemin Des Dames

Exposition « Le Grand Match », sports et sportifs sur le front du Chemin des Dames

Découvrez le parcours inattendu de sportifs venus combattre sur le Chemin des Dames entre 1914 et 1918, dont plusieurs médaillés olympiques.

Visite guidée de la Caverne du Dragon, toute la journée de 10h à 18h.

CÉRÉMONIES DU 20 AVRIL 2024

Cerny-en-Laonnois

10h : Cérémonie de commémoration du 107^e anniversaire de l'offensive du Chemin des Dames

En présence des autorités et porteurs de drapeaux, allocutions, hommage religieux dans la chapelle-mémorial, dépôt de gerbes dans la nécropole française, la nécropole allemande et le monument britannique.

Soupir

14h : Marche commémorative, sur les traces des combats autour de Soupir

Départ de la place de l'église, passage par les tranchées sur les hauteurs de Soupir et la nécropole italienne.

17h : Cérémonie au monument aux morts

Hommage aux 17 soldats de la commune morts durant la Grande Guerre.

18h : Conférence et projection d'un film

Sur l'histoire de Soupir et son château durant la Première Guerre mondiale.

19h : Soupe du poilu

INFORMATIONS
03 23 25 14 18
caverne@aisne.fr

PHOTOS ET TÉMOIGNAGES
DES PRÉCÉDENTES ÉDITIONS :

www.chemindesdames.fr

HOMMAGE À HAÏM KERN

L'artiste Haïm Kern nous a quittés le 5 mars 2024. Sa disparition plonge le Chemin des Dames dans une grande tristesse tant sa personnalité lumineuse et inspirante avait marqué de son empreinte la mémoire des lieux. Nous lui rendons hommage au travers de son parcours de vie ponctué par ses écrits.



EN MÉMOIRE D'UN ARTISTE DE LA MÉMOIRE

Né en 1930 à Leipzig en Allemagne, la famille de Haïm Kern se réfugie en France en 1933 pour échapper aux persécutions antisémites des nazis arrivés au pouvoir. Établi avec sa famille d'abord en Moselle près de Metz puis dans le Valenciennais, celle-ci doit fuir l'avancée des troupes allemandes en 1940.

Elle se réfugie ensuite à Villevêque dans le Maine-et-Loire avant d'être contrainte de fuir une nouvelle fois les rafles de l'été 1942 qui n'épargnent pas une partie de sa famille. Avec sa mère et ses sœurs il est interné au camp de Septfonds, appelé le camp de Judes dans le Tarn-et-Garonne. Les conditions de vie sont très difficiles, à l'instar de nombreux camps de réfugiés pour étrangers indésirables

ou apatrides : problèmes sanitaires et d'hygiène, problèmes de ravitaillement, absence d'eau courante et de chauffage. Une vie sociale, culturelle et politique naît cependant à l'intérieur du camp. Haïm Kern demeurerait l'un des derniers témoins de la vie artistique de ce camp, notamment les artistes juifs du 302^e Groupe dit « palestinien » de travailleurs étrangers. En septembre 1942, les juifs du camp sont déportés pour Auschwitz, via Drancy, de la gare de Caussade, où Haïm Kern est confié à une famille qui parvient à cacher l'enfant.

Caché pendant le reste de la guerre sous un faux nom, à Villeneuve-sur-Lot puis dans plusieurs familles françaises, il apprendra après la guerre l'assassinat de

sa mère au camp d'Auschwitz-Birkenau, dont il chérira le souvenir toute sa vie. Symbole de ce destin tragique, il réalise sa toute première sculpture avec la glaise ramassée après le passage des chenilles d'un char allemand en retraite en 1944.

Après avoir séjourné en Israël de 1948 à 1953, il choisit de revenir en France et s'installe à Paris. Il fréquente alors plusieurs centres de formation parisiens à partir de 1954 dont l'École nationale des Beaux-arts de Paris et l'Académie de la Chaumière. Haïm Kern travaille ensuite dans l'atelier de Georges Visat (1910-2001), imprimeur et éditeur d'artistes célèbres, tels que Max Ernst (1891-1976), Hans Bellmer (1902-1975) et Roberto

Matta (1911-2002). En 1971, il obtient une bourse de l'État genevois, qui lui permet de travailler au Centre genevois de gravure contemporaine que dirige alors Daniel Divorne. L'artiste réalise dès lors des collages, peintures et estampes, qui sont présentés dans de nombreuses expositions, en France et à l'étranger. Il sera également en résidence dans un atelier de verrier alsacien lui permettant d'expérimenter l'art du verre.

L'année 1978, date à laquelle Georges Visat ferme son atelier et quitte Paris, marque le début d'une période où la sculpture devient le moyen d'expression privilégié de Haïm Kern. Cette production abondante, de terre et surtout de bronze, d'une grande

créativité, évoluera à la fin des années 1990 vers la réalisation de silhouettes, qui prendront une place privilégiée dans les installations de l'artiste liées au souvenir de la Shoah.

Artiste touche-à-tout et accompli, Haïm Kern trouvera dans la sculpture un moyen d'expression qui le fera entrer parmi les plus brillants sculpteurs de sa génération. Plusieurs œuvres sont conservées dans les collections publiques françaises, telles que celles du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le département des estampes de la Bibliothèque Nationale de France et le Fonds National d'Art Contemporain. La statue de François Mauriac (1885-1970), place Alphonse Deville, à Paris, demeure

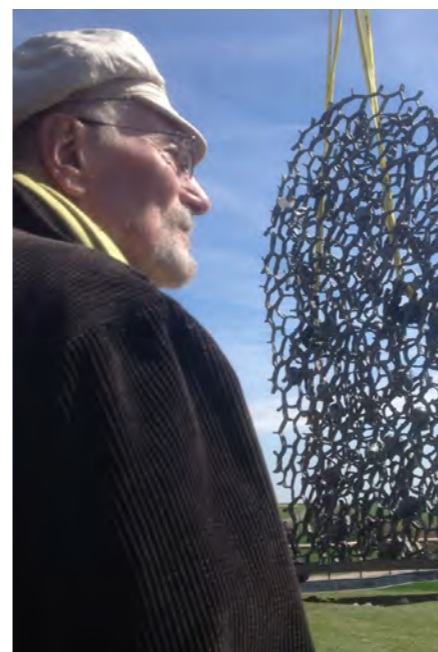
l'une de ses sculptures majeures. Elle est une commande publique de l'État pour le 20^e anniversaire de la mort de l'écrivain. Par ailleurs, de nombreuses collections à travers le monde conservent les sculptures de Haïm Kern, offertes sous la présidence de François Mitterrand (1981-1995) dans le cadre des échanges diplomatiques de la France, dont l'œuvre *Liberté, Égalité, Fraternité* offerte à Nelson Mandela. Les têtes d'êtres humains anonymes perdus dans les dédales de l'histoire se retrouvent dans ses œuvres comme *Le convoi*, ou *L'échelle de Jacob* ou encore *Les chemins de Pitchipoi*, œuvre monumentale accrochée en 2002 en gare d'Angers Saint-Laud, d'où sont partis son beau-père et sa tante vers les camps de la mort.



L'AUTEUR DE ILS N'ONT PAS CHOISI LEUR SÉPULTURE

L'État a souhaité, en 1998, préparer le quatre-vingtième anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918, sous le signe des arts et de la culture. Cinq artistes plasticiens ont été sollicités pour créer une œuvre destinée à commémorer cet anniversaire et à attirer l'attention sur les combattants disparus sur les champs de bataille de la Grande Guerre de 1914 à 1918. Haïm Kern a proposé de concevoir et de réaliser une sculpture monumentale sur le plateau de Californie, en surplomb du village de Craonne, sur un terrain propriété de l'État et géré par l'Office National des Forêts (ONF). Son œuvre, intitulée *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* a été réalisée en bronze sur près de 4 mètres de hauteur, représentant des têtes d'anonymes prises dans un maillage.

Ils n'ont pas choisi leur sépulture est propriété de l'État, inscrite à l'inventaire du Fonds National d'Art Contemporain (FNAC 99089). Le Centre national des arts plastiques (Cnap) a pris en charge la maîtrise d'ouvrage de la conception et de la réalisation de l'œuvre, le Département de l'Aisne a participé au financement de l'œuvre et son installation sur le site du plateau de Californie. L'œuvre originale a été inaugurée le 5 novembre 1998 en présence du Premier ministre, Lionel Jospin, de la ministre de la Culture et de la Communication, Catherine Trautmann et du secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Jean-Pierre Masseret.



« En cet endroit précis sont morts plusieurs centaines de milliers d'hommes tant dans le camp français que dans le camp allemand et puisqu'on voulait évoquer la mémoire de ces soldats, de ces citoyens, de ces victimes réciproques, j'ai voulu en quelque sorte, les sortir de terre. Je n'ai pas voulu montrer des figures grimaçantes, des figures remplies de douleur, j'ai voulu montrer des images apaisées. La façon dont les gens qui venaient voir ce monument, et qui viennent le voir le perçoivent, m'a peut-être encouragé à aller au-delà, c'est-à-dire que j'ai pensé qu'il y avait aussi des mémoires que je me devais de ranimer, d'évoquer et je voulais faire, je voulais faire comme un geste, comme un mouvement d'amour, comme un mouvement tendre envers une mémoire qui m'habite, qui est lointaine, qui est confuse mais que je sens très vivante ».

Haïm Kern, Entretiens, 2013

Associée au discours de Lionel Jospin, à Craonne, suite à son inauguration le 5 novembre 1998, dans lequel le Premier ministre se prononçait en faveur « *d'une réintégration dans la mémoire collective nationale* » des soldats « *fusillés pour l'exemple* », l'œuvre fut une première fois vandalisée puis restaurée en 1999. Cette œuvre devenue iconique de la mémoire du Chemin des Dames fut une nouvelle fois vandalisée et mise à terre en 2006. Restaurée une nouvelle fois, l'œuvre fut volée dans la nuit du 11 au 12 août 2014.

Un acte inqualifiable qui conduisit l'État et le Département de l'Aisne à demander à l'artiste s'il pouvait réaliser une nouvelle œuvre. Afin de garantir sa sécurité, il fut choisi d'installer cette nouvelle œuvre sur la terrasse de la Caverne du Dragon – Musée du Chemin des Dames. Elle est inaugurée le 16 avril 2017 par le président de la République, François Hollande, en présence de Lionel Jospin, ancien Premier ministre, qui ont également inauguré ce jour-là une « trace » de l'œuvre à son emplacement d'origine sur le plateau de Californie à Craonne, où fut chantée pour l'occasion la célèbre « Chanson de Craonne ». L'œuvre singulière d'Haïm Kern a contribué à la reconnaissance du Chemin des Dames parmi les hauts lieux de mémoire de la Première Guerre mondiale.

CONTE D'AUTOMNE AXONAIS

À l'orée d'une grande et belle forêt, gisait une belle et grande sculpture. De méchantes gens l'avaient mise à bas, lâchement sans laisser aucune trace. Elle reposait maintenant dans l'herbe verte, parsemée de primevères qui n'avaient pas tardé à fleurir entre les anneaux à partir du 16 avril. Elle reposait là, en paix, comme ceux dont elle devait rappeler la mémoire. Elle n'avait rien d'agressif, rien de brutal. On ne la remarquait même plus tant elle était intégrée à présent dans la clairière. Pourtant, par trois fois, sa présence avait été jugée assez insupportable à certains pour la vouloir anéantir. Depuis lors, tous les sept ans, avec constance, les écoliers de Chamouille viennent la relever. Se donnant la main, ils forment une ronde en chantant la Marseillaise.

Haïm Kern



« DU CIEL EN LUI »

Ses écrits et notamment ses poésies éclairent rétrospectivement son parcours tout en dévoilant les zones d'ombre de l'artiste. L'artiste nous lègue une œuvre poétique et universelle, singulière et puissante. Sculpteur reconnu dans le milieu artistique et littéraire, à l'image de son amitié avec l'écrivain et poète Jean Tardieu, c'est au Chemin des Dames que Haïm Kern a implanté son art de mémoire pour déployer tout son talent.

« J'ai aussi agrandi votre Liberté, celle où vous me reprochez de ne pas avoir mis l'accent aigu sur le dernier E. Cette sculpture est maintenant devant la Préfecture de Laon. Un monument sur le Chemin des Dames pour commémorer l'armistice de la Grande Guerre. Trois fois vandalisé, la dernière fois entièrement détruit. Il a fallu faire une réplique autographe et le déplacer. Il domine maintenant le ravin de la Vallée-Foulon, appelé encore au XVII^e siècle la Vallée de la Misère. Une plus grande misère s'y est abattue en 1917 avec l'offensive Nivelle. Maintenant les moineaux friquets viennent s'y percher en gazouillant pour tenir compagnie aux têtes qui y figurent. »

Haïm Kern
Réponse à une lettre
de mon ami Jean Tardieu

« Dire que l'on appelait ça le Chemin des Dames ! Était-ce parce que, dans un temps jadis, on y menait les parturientes rétives en carriole pour aider à leur délivrance ? »

Dernière mission,
Haïm Kern



Une grande partie des œuvres d'Haïm Kern repose sur cette manière si singulière d'associer l'horreur à des couleurs gaies, des jeux de mots, des plaisanteries légères. Son travail est en grande partie marqué par l'aliénation et la privation de liberté inspiré par les travaux de Michel Foucault ou encore de la psychanalyse. Les corps démembrés, les têtes anonymes qui scandent sa sculpture révèlent les cicatrices à l'âme de l'artiste qui permettent de faire figurer le deuil sans jamais le nommer. Attaché à l'enfance, Haïm Kern gardait en mémoire les nombreuses fois où il est venu dialoguer autour de ses œuvres avec les élèves des écoles et collèges du Chemin des Dames, notamment de Chamouille et Corbeny, dont il garda précieusement les dessins qui lui avaient été offerts.

Afin

*J'aimerais partir par un jour glorieux,
afin de regretter un peu ce joli monde.*

J'aimerais partir par un jour pluvieux,

Afin de me dissoudre plus vite et mieux dans ma tombe.

... J'aimerais quand même avoir quelques instants de plus,

Afin de vous aimer pour de longues secondes.

Haïm Kern



« Le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre, c'est d'aller voir son œuvre sur le Chemin des Dames. »

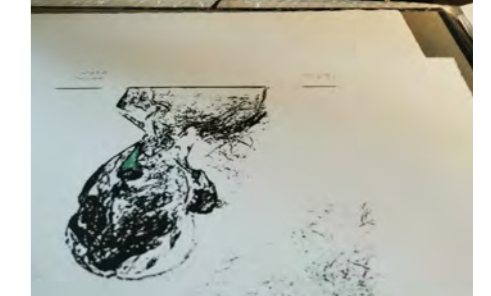
François Hollande

Attaché à l'Aisne depuis l'installation de son œuvre majeure sur le Chemin des Dames, où il revenait régulièrement entretenant de nombreuses amitiés, l'artiste avait choisi de léguer son fonds d'atelier au Département de l'Aisne en 2010, représenté par 323 sculptures, 214 peintures et dessins, 151 estampes, 127 modèles en cire, 33 verres thermoformés, 12 installations et 10 résines de synthèse, complété par plusieurs acquisitions. Ce fonds a été présenté dans plusieurs expositions, notamment dans celle intitulée « Du plateau de Californie à la Caverne du Dragon » à la Caverne du Dragon en 2012. La sculpture monumentale intitulée *Liberté*, provenant de la donation de l'artiste, installée dans la cour de la Préfecture de l'Aisne depuis 2017, rappelle l'attachement profond de

l'artiste pour les valeurs républicaines et son amour de la liberté.

La dernière exposition de l'artiste « D'hier à deux mains » fut présentée à Laon, à la Maison des Arts et Loisirs, d'octobre à décembre 2023, dans une sorte de rétrospective et de dialogue avec son amie et artiste Mailys Seydoux-Dumas. Un exemplaire de sa sculpture en bronze *Liberté, Égalité, Fraternité* sera présenté désormais dans le parcours permanent de la nouvelle Cité muséale qui doit ouvrir ses portes en 2024 à Château-Chinon dans la Nièvre, permettant de faire encore plus rayonner l'œuvre de l'artiste qui avait du ciel en lui.

Franck Viltart



LUCIEN LABY, MÉDECIN ET DESSINATEUR DANS LES TRANCHÉES



Portrait de Lucien Laby par Gaston Broquet,
carnet de Lucien Laby, 1916
© Archives dép. de l'Aisne

Relève, sans date, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne



L'aspirant Lucien Laby, à gauche, le 6 août 1914
© Archives dép. de l'Aisne

DANS LES COLLECTIONS DU DÉPARTEMENT DE L' AISNE

Lucien Laby possède assurément une place sous-estimée parmi les artistes-combattants du XX^e siècle. Connu pour ses carnets de guerre 1914-1918 illustrés, édités à deux reprises dans les années 2000, il est pourtant l'auteur d'une œuvre graphique très riche composée de centaines de dessins réalisés tout au long de sa vie, de 1905 à 1982, dont une grande partie au front durant la Première Guerre mondiale.

En décembre 2023, l'ensemble de son œuvre resté en grande partie méconnue est acquis par le Département de l'Aisne, permettant ainsi son entrée dans les collections publiques et une redécouverte de ce témoignage hors du commun marqué par l'expérience de guerre dont font partie les combats du Chemin des Dames en 1917.

Les blessés, sans date, Lucien Laby
© Archives dép. de l'Aisne

UNE VIE DE DESSINS, UN DESTIN DE GRAND TÉMOIN

Peu d'artistes amateurs furent comme Lucien Laby aussi prolifiques tout en exerçant un autre métier ; en effet, il pratiqua son art en autodidacte tout en exerçant la médecine générale dans le bourg de Marle pendant plus de 50 ans. Sa production se compose de centaines de dessins et peintures, de sculptures, d'une correspondance de guerre, de photographies, d'affiches, de publications dans des revues et journaux, ainsi que ses écrits, carnets et souvenirs militaires des deux guerres mondiales.

La qualité de ses dessins et la modernité de son trait sont absolument remarquables, le hissant sans nul doute parmi les illustrateurs les plus accomplis du XX^e siècle. La qualité du travail graphique de Lucien Laby n'a pas échappé de son vivant à des revues et de nombreux éditeurs. Il est très rare qu'une telle œuvre ait pu être conservée dans sa quasi-intégralité. Il est ainsi notable d'avoir ses premiers carnets de dessins d'enfant attestant de son talent précoce ; témoignage singulier d'une famille bourgeoise de la Belle époque, d'une fascination pour l'armée nourrie par la revanche contre l'Allemagne. Ses carnets montrent l'évolution de son style qui ne fera que se perfectionner au cours des années, avant d'être son principal moyen d'expression, en tant que jeune aspirant médecin militaire.



ASPIRANT MÉDECIN EN PREMIÈRE LIGNE

Les témoignages des médecins au front sont rares. Il existe moins d'une vingtaine de témoignages connus de médecins ayant combattu au front de la Grande Guerre. En 2001 paraissent « Les carnets de l'aspirant Laby », réédités en 2018 aux éditions Bayard. Dans son avant-propos, l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau écrit : « Les médecins au front comme Laby furent les témoins privilégiés de la brutalité de la guerre en 1914-1918. Ce sont eux les premiers observateurs de la violence inouïe qu'inflige aux corps humains la guerre moderne, grâce à une efficacité du feu sans commune mesure avec les conflits précédents, un feu contre lequel les moyens de protection des combattants sont désormais dérisoires. Les postes de secours des médecins de bataillon sont le lieu par excellence où se mesure cette brutalité nouvelle, le point d'observation central de mutation essentielle pour toute l'histoire du fait guerrier au XX^e siècle ».



L'opération, sans date, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne

qu'il a ainsi remplis durant ces quatre années de guerre comme aspirant-médecin au 294^e RI. L'un d'eux est consacré à sa captivité durant quelques jours côté allemand, qui le renforce dans son désir d'en découdre. Certains croquis sont retouchés ensuite pour être publiés.

illustrent toute l'horreur. Le 19 avril 1917, il arrive dans les grottes de Rouge Maison au nord de Vailly-sur-Aisne. Le médecin établit son poste de secours face à la ferme des Bovettes près de Pargny-Filain. Le 1^{er} mai, il note : « 2 poilus ont les jambes enlevées par un Minenwerfer : l'un d'eux prend son couteau et achève lui-même de se couper la jambe qui ne tient plus que par les chairs meurtries. Quel courage ! »

SUR LE CHEMIN DES DAMES

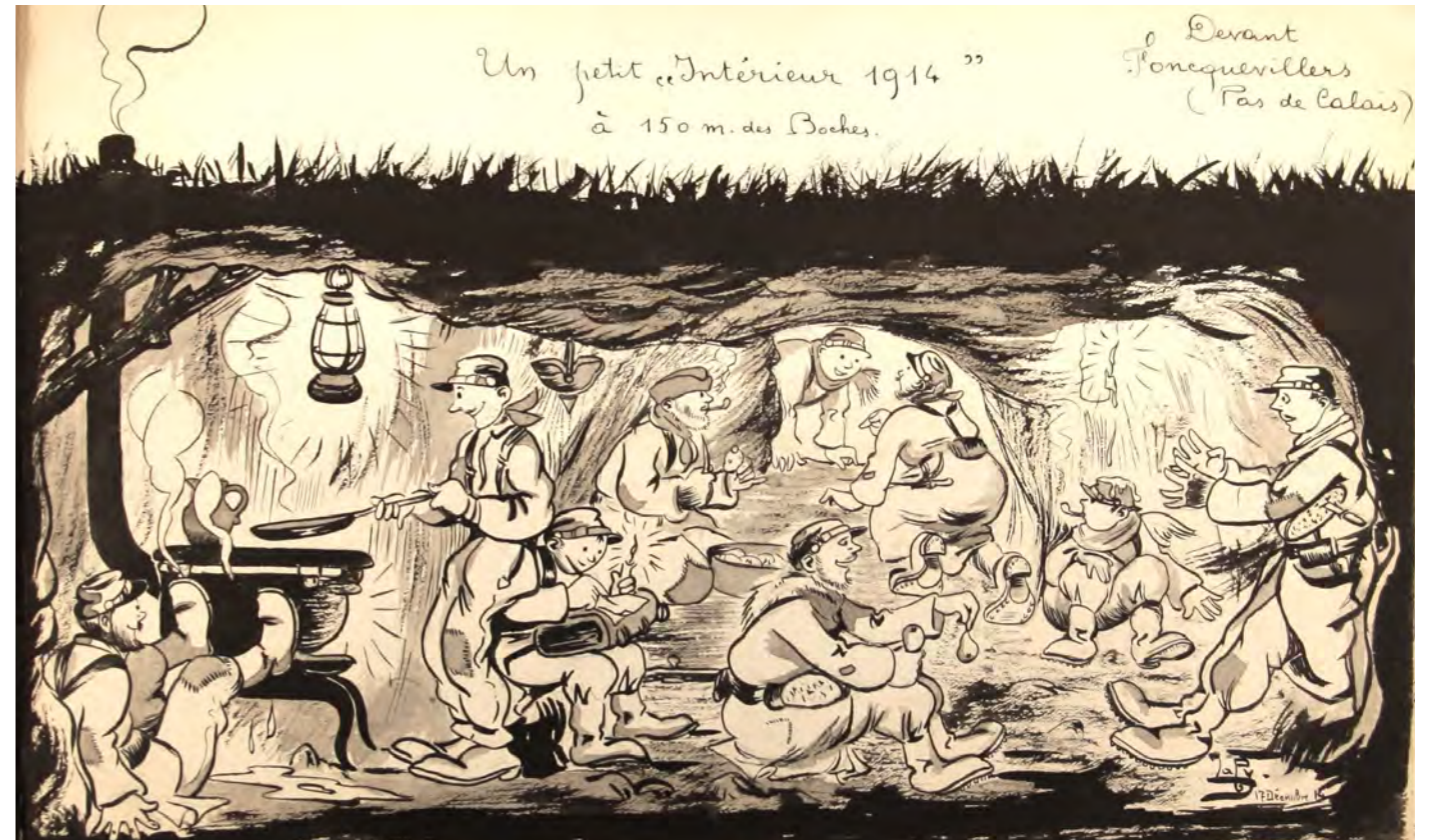
Le 3 mai 1917, Lucien Laby sent que l'offensive sera terrible : « Il paraît que c'est aujourd'hui le terrible « J. moins 1 », c'est-à-dire la veille du jour J. C'est demain matin que nous marchons à la fourchette, et par conséquent la nuit prochaine que nous montons là-haut. On a beau faire le malin et avoir un certain entraînement, ça vous donne tout de même le petit frisson... Quelle boucherie encore on va avoir ! C'est bien fait pour moi et je n'ai pas le droit de me plaindre je suis l'un des nombreux imbéciles qui ont poussé le chauvinisme jusqu'à souhaiter la guerre. Et bien je suis servi ! »

Il est légitime de penser que ses dessins humoristiques l'aidèrent à traverser les horreurs qu'il décrit avec une incroyable lucidité. Lors de permissions à Paris, il place des dessins à l'*Almanach Vermot*, la revue *La Baïonnette*, *Le Rire*, *Le Sourire*, *Pêle-mêle*, *le Bulletin des Armées* et même un journal anglais « *Sketch* ». Il rencontre des dessinateurs comme René Vincent ou l'éditeur de revues Félix Juven qui l'encouragent à poursuivre dans cette voie. En 1916 son expérience de médecin en première ligne devant Douaumont sur le front de Verdun lui fait quitter quelque temps son style humoristique enfantin, pour décrire avec un trait sombre toute l'horreur de la mort au quotidien.

En avril-mai 1917 il participe à la bataille du Chemin des Dames dont il raconte les moindres détails et dont les croquis

4 mai 1917 :

« Nous ne montons paraît-il que pour 24 heures et dès que nous aurons enfoncé le front boche du Chemin des Dames (?) on nous relève. J'en accepte l'augure... ».



Un petit intérieur 1914, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne

Le 5 mai 1917, Laby participe en première ligne à la seconde offensive du Chemin des Dames face à Pargny-Filain. Dans la matinée, son poste de secours improvisé est touché par deux obus qui découpent ses hommes et les premiers blessés allemands devant ses yeux : « une véritable bouillie de boches » écrit-il. L'un d'eux agonise durant six heures avant de mourir devant lui.

5 mai 1917 : « À 10h¹/₄, le feu redouble d'intensité. Je vis un quart d'heure comme je ne me souviens pas en avoir vécu d'aussi terrible jamais. Vivrais-je cent ans que je me souviendrais de cet épisode avec effroi ».

La fin de journée du 5 mai est tout aussi terrible : « Nous sommes accroupis à 10 là où on pourrait tenir à 4, les genoux au menton, c'est un supplice. Des quantités de Boches errent dans nos lignes et ne cherchent qu'à se rendre faisant Kamarad et se jetant à genou dès qu'on les interpelle. On les envoie seuls vers l'arrière en leur expliquant le chemin ! ». Le lendemain le 6 mai, Laby raconte : « La pluie et la boue empêchent les mitrailleuses, les fusils, et les grenades de fonctionner et on se bat au corps à corps [...]. Dès que le jour se lève, on voit par endroits des Français et des Allemands dormir côte à côte, éreintés, au fond des boyaux pleins d'eau, ils se font prisonniers suivant qu'ils sont plus ou moins nombreux ».

Le 7 mai, une violente contre-attaque oblige le 294^e RI à se replier sur la deuxième ligne française près des Bovettes, Laby écrit : « Je suis rempli de sang et de boue, exténué », les Allemands sont à 50 mètres du seul poste de secours que Lucien Laby fait encore fonctionner.



Le blessé, 1917, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne

Après une courte période à l'arrière, le régiment doit remonter au front vers la ferme d'Hameret, le 21 mai. Le champ de bataille est complètement inondé. Lucien Laby décrit sa montée au front « *Enfin à un endroit le boyau n'arrive plus qu'aux épaules, il faut sortir. C'est une escalade dont ne peut se faire une idée tant elle nous donne du mal, on crispe ses doigts dans la glaise et on retombe, au bout de cinq minutes, l'un de nous, plus adroit, arrive à se hisser, avec notre aide. Il nous tend une canne et on arrive enfin, avec quel mal, à sortir de notre trou. Dans quel état ! De la boue jusqu'au cimier, y compris le visage* ». Durant encore une semaine Laby et son régiment vont vivre l'enfer des combats du Chemin des Dames. Le médecin toujours en première ligne tente de sauver la vie de ses camarades quand il ne doit se contenter de ramasser leurs entrailles. Il évite la mort et la capture à plusieurs reprises.

En juillet 1917, nommé médecin sous-aide-major, il se rend à Belfort pour passer des examens afin de valider ses études de médecine. En octobre, il quitte les premières lignes pour rejoindre une ambulance chirurgicale mobile et ce, jusqu'à la fin de la guerre. Il pourra alors opérer dans le calme et réviser sa médecine. À la fin de la guerre, il finit par attraper la grippe espagnole.

En octobre 1918, il monte pour la première fois en avion et en descend tellement enthousiasmé qu'il sera une grande partie de sa vie passionné d'aviation et fera plus tard de nombreuses affiches, dessins, invitations pour l'aéroclub de Laon-Chambry.

On peut identifier plusieurs personnages récurrents dans ses dessins : le médecin apparaît débonnaire et ventru, le jeune soldat étourdi, l'Allemand sanguinaire et hideux, les femmes sont l'objet de tous les fantasmes. De nombreuses planches mettent en scène des foules riches en personnages où l'auteur décrit à force de détails la vie au front ou à l'arrière. Laby manie ainsi pendant plusieurs décennies le scalpel et la plume avec le même enthousiasme. Si les études médicales développent le sens de l'humour et la dérision afin de mieux supporter la mort et la maladie, il est certain que les expériences vécues sur le front pendant la Première Guerre mondiale vont définitivement le persuader de poursuivre le dessin humoristique au détriment du dessin réaliste.



294^e RI en marche, sans date, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne



L'As : et je coupe ! Lucien Laby, 1917 © Archives dép. de l'Aisne

LA MÉDECINE GÉNÉRALE, LE DESSIN ET LE RETOUR DE LA GUERRE

L'armistice signé, Lucien Laby passe plusieurs semaines festives en Alsace avant de rejoindre Lyon début 1919 pour y finir ses études de médecine. Il passe sa thèse et s'installe en 1920 à Marle dans l'Aisne ; se marie avec Émilie Tartier avec qui il aura un fils en 1921, Jean qui deviendra lui aussi médecin et s'installera à ses côtés après la Seconde Guerre mondiale. C'est le soir et les dimanches, quand il ne soigne pas ses patients, qu'il regagne son atelier au-dessus du cabinet de consultation.

Autodidacte, il dessine ce qu'il connaît avant tout : son univers médical. Il poursuit dans la direction qu'il a prise dès 1913 lorsqu'il a placé ses premiers dessins dans la revue d'humour médical *Le Rictus*. Son talent n'avait d'ailleurs pas échappé aux éditeurs de cette revue qui lui confièrent quelques mois plus tard un numéro hors-série de 44 pages « Médecins et clients » regroupant 42 dessins d'humour médical. Il participera à cette revue bimestrielle jusqu'à son arrêt en 1930. La revue diffusa deux autres recueils regroupant des dessins thématiques parus antérieurement dans la revue « Croquis de pathologie » et « Croquis sur les différents muscles de l'anatomie humaine ».

Le lecteur découvre son sens du jeu de mot, l'humour, la richesse du détail utilisés pour illustrer des scènes de vie. Ces caractéristiques se retrouveront pendant un demi-siècle dans toute son œuvre à travers le XX^e siècle, à la manière d'un Guy Arnoux ou encore du célèbre Hergé, mais sans la même renommée. C'est ainsi qu'il illustre, souvent sous forme de séries (« Les enfants d'Esculape », « Les fables de La Fontaine », « La vie d'un médecin de campagne », etc.) la majorité des revues humoristiques destinées au corps médical : *L'Esprit Médical*, *Balzac*, *L'Almanach Sauba* et notamment *Ridendo*, de 1934 jusqu'en mai 1974.



L'arrivée au poste de secours, sans date, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne

En 1930, celui qui continue de signer ses œuvres Luc By, illustre plusieurs livres parus aux éditions Armand Fleury : « *Le médecin gastronome* » contenant 138 recettes, un pastiche de Rabelais et plusieurs numéros de la revue annuelle « *Radio quand tu nous tiens* ». Dans l'Aisne, le médecin est connu pour se déplacer à bord d'une grande voiture de la marque Bugatti. Il pratique l'aviation à Laon, et prend de nombreux clichés de sa passion pour les sports motorisés. Dans les années 30, membre des Croix de Feu, il se rapproche du Parti Social Français du colonel de La Rocque, principal parti d'avant-guerre, il réalisera un recueil de dessins destiné aux adhérents du parti. Lorsque la seconde guerre éclate, Lucien Laby se retrouve comme médecin militaire à l'hôpital de Marle. À l'arrivée des troupes allemandes, il organise l'évacuation des malades et des blessés avec le commandant Houdry, puis il se replie en Corrèze avant de gagner le Maroc pendant plus de 2 ans, où il devient médecin du 6^e bataillon de Tirailleurs sénégalais. Il revient à Marle en 1942 à la demande expresse de la population n'ayant plus aucun médecin sur place. Durant son séjour au Maroc, il dessinera de nombreuses scènes de la vie quotidienne marocaine : souks, rues foisonnantes, population locale... Durant la guerre, il continue de dessiner pour la presse parisienne. À la Libération, il peint et dessine l'arrivée des troupes américaines dans l'Aisne.

20



Quelques impressions de la bataille de Champagne, 1915, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne



Vosges octobre 1917, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne

Patient, croquis de Lucien Laby, sans date © Archives dép. de l'Aisne



L'ombre, Lucien Laby © Archives dép. de l'Aisne



Lucien Laby défile en tête des anciens combattants à Marle, années 1970 © Archives dép. de l'Aisne

21

La guerre terminée, Laby continue de soigner ses concitoyens tout en poursuivant le dessin d'humour. S'il participe toujours à *Ridendo* c'est surtout dans la revue *Divertissements* distribuée par les Laboratoires Lescène qu'il va s'exprimer en explorant de nombreuses thématiques : chansons paillardes, muscles, pathologies, soit 220 dessins publiés jusqu'en 1968.

Entre 1945 et 1948, pour l'éditeur Armand Fleury, il réalise 11 bandes dessinées de quelques pages pour la jeunesse appelées : « Dan et Dani, un enfant espégle et son singe ». Il reçoit la Légion d'honneur en 1952 après de nombreuses décorations militaires : Croix de Guerre 14-18, 39-45, médaille militaire, croix du combattant, médaille interalliée, médaille de Verdun. Connaissant bien le milieu des laboratoires pharmaceutiques, il fera plusieurs dessins pour des médicaments de l'époque. Laby pratique aussi volontiers la peinture : paysages, scènes de vie, mais aussi la sculpture, dont il fait tirer plusieurs exemplaires en bronze, dont plusieurs tirés de son expérience de la Grande Guerre. Très actif parmi les anciens combattants de la ville de Marle, il participe aux nombreuses cérémonies aux monuments aux morts ou au Chemin des Dames.

Par sa production prolifique, de milliers de dessins et de centaines de peintures, il peut être rapproché d'autres artistes célèbres comme le peintre et dessinateur breton Mathurin Méheut, qui illustra aussi sa Grande Guerre de centaines de dessins et peintures avant de devenir l'un des plus célèbres peintres régionalistes bretons (un musée lui est consacré à Lamballe en Bretagne).

Les derniers dessins de Lucien Laby paraissent dans les années 1970, avant que le médecin des tranchées ne s'éteigne paisiblement en 1982 à Marle. Il laisse une œuvre unique au monde d'un médecin-artiste, acteur et grand témoin de l'histoire tragique du XX^e siècle.

AVEC LES VOLONTAIRES DE L'AMERICAN FIELD SERVICE AU CHEMIN DES DAMES (JUILLET 1917)



James Wilson Gailey est né à New Park (Pennsylvanie) le 20 juillet 1895.

Début juillet 1917, plusieurs dizaines de jeunes Américains de l'American Field Service arrivent avec leurs ambulances sur le Chemin des Dames pour remplacer des sections sanitaires françaises. Six semaines plus tôt, ils étaient encore sur les bancs des meilleures universités et ils ne connaissaient ni la France, ni les réalités de la guerre. Ils ont relaté leur expérience dans de nombreuses lettres et dans leurs journaux intimes.

« J'espère être bientôt sur le front pour servir ». ¹ Le 4 juin 1917, James Wilson Gailey est encore pour quelques heures à bord du « Rochambeau » quand il écrit à ses parents. Le paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique qui a quitté New York il y a dix jours, s'apprête à jeter l'ancre dans le port de Bordeaux sans avoir croisé sur sa route le moindre sous-marin allemand. Alors que les États-Unis sont entrés dans la guerre depuis le 7 avril, ils sont avec Gailey encore près de 200 jeunes Américains à s'être portés volontaires pour venir conduire une ambulance sur le front comme des centaines d'autres l'ont déjà fait avant eux depuis fin 1914.

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Le 26 mai, quand il avait signé son engagement pour six mois à l'American Field Service (AFS), James Wilson Gailey était étudiant à Princeton, l'une des plus prestigieuses universités des États-Unis. Comme son compagnon de cabine, Bernard Peyton, lui aussi de Princeton, comme tous les volontaires de l'AFS sur le bateau, il a accepté de payer de ses deniers le prix de la traversée et le voyage en train jusqu'à Paris, ainsi que son équipement et son uniforme.

Pour la plupart d'entre eux, il s'agit de leur premier voyage en France et le service à bord de la Compagnie Générale Transatlantique leur permet de s'initier aux habitudes françaises. Louis G. Caldwell,

un étudiant de l'Illinois, déjà diplômé, note dès le premier soir dans son journal : « Première expérience au dîner avec le vin rouge et le vin blanche » (les huit derniers mots en français dans le texte). ² Dans quelques semaines, tous feront partie d'une section sanitaire (Sanitary Squad Unit : SSU) et ils seront soumis à la discipline militaire française.

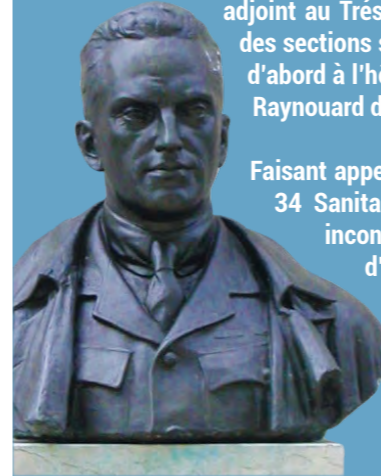
Débarqués à Bordeaux le 4 juin au matin, ils prennent le train de nuit pour Paris. Le lendemain, ils arrivent au siège de l'AFS, 21 rue Raynouard, dans le 16^e arrondissement. Une semaine plus tard, ils s'installent dans le camp d'entraînement qui vient d'être créé par l'AFS à May-en-Multien, en Seine-et-Marne, à une

quinzaine de kilomètres de Meaux. Ils doivent se familiariser avec la conduite automobile et avec les ordres militaires en français. Ils sont logés au cœur du village dans un vieux moulin à eau où l'on respire « une bonne odeur de farine » écrit Gailey le 14 juin qui s'enthousiasme : « L'Amérique, c'est beau, bien sûr, mais ici, tout est si vieux, si historique qu'une touche de romantisme entre dans tout ce que vous regardez. (...) Il y a aussi une merveilleuse église dans le village, elle a été construite en 1155, je crois... » Le jeune homme n'en continue pas moins à s'impatienter : « Parce qu'il est si beau, j'aime beaucoup cet endroit, et pourtant je suis impatient de partir n'importe où pourvu que ce soit plus près du front. »

1 - Toutes les citations de Gailey sont extraites des lettres publiées dans un recueil de 66 pages (sans lieu ni date d'édition) intitulé *Memoirs of James Wilson Gailey*, dont le Musée franco-américain de Blérancourt conserve un exemplaire.
2 - Louis G. Caldwell, *A line a day*, journal inédit (coll. part.).

L'Ambulance Field Service : « Tous et tout pour la France »

Jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, l'American Ambulance Field Service (rapidement connue sous le nom d'Ambulance Field Service ou AFS) est la principale organisation américaine en France. Elle a été créée en avril 1915 à l'initiative d'Abram Piatt Andrew, Jr. (1873-1936), économiste spécialiste des questions monétaires qui avait été secrétaire adjoint au Trésor. « Soucieux de faire un peu pour la France », Piatt Andrew obtient l'autorisation de créer des sections sanitaires constituées de volontaires américains mais sous commandement français. Installée d'abord à l'hôpital américain de Neuilly, l'administration de l'AFS dispose bientôt d'un immeuble au 21, rue Raynouard dans le 16^e arrondissement.



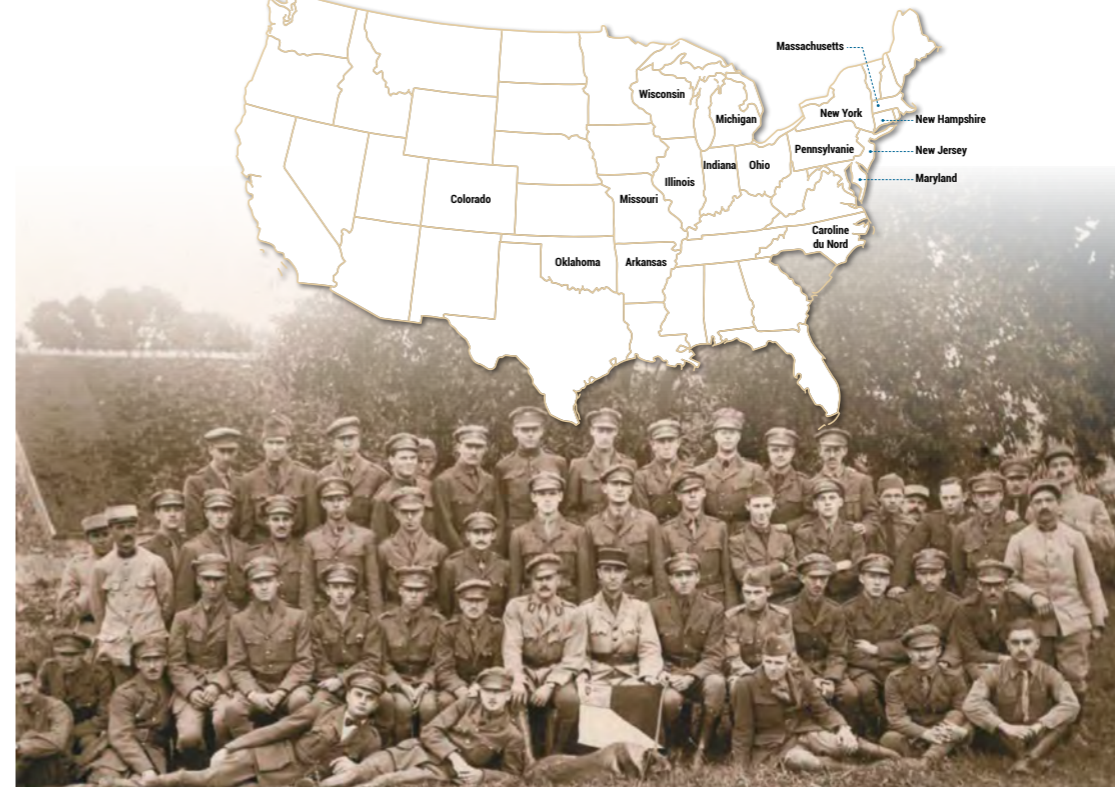
Faisant appel à des donateurs privés aux États-Unis, l'AFS peut mettre sur pied jusqu'au printemps 1917, 34 Sanitary Squad Units (SSU) avec 1 200 volontaires recrutés dans toutes les universités. Il est incontestable que la médiatisation des activités de l'AFS sur le front a contribué à faire accepter l'idée d'une intervention aux côtés des Alliés dans une opinion publique plutôt neutraliste en 1914. En septembre 1917, les 81 sections d'ambulances et 14 sections de transport (TU) qui dépendent alors de l'AFS sont passées avec leur personnel sous le contrôle de l'armée américaine.

L'AFS existe toujours en 2024, y compris en France sous le nom d'AFS-Vivre sans Frontière, elle se consacre à des échanges interculturels et éducatifs internationaux.

Le monument à la mémoire d'Abram Piatt Andrew à Blérancourt. Buste par Walker Hancock (1928)

D'OÙ VENAIENT LES VOLONTAIRES DE LA SSU 65 ET DE LA SSU 66 ?

Les 94 volontaires sont originaires de 22 états différents (sur les 48 que comptent à l'époque les États-Unis), majoritairement du nord-est, région la plus peuplée. À lui seul, l'Illinois (avec Chicago) en fournit 25, dont 20 à la SSU 65. Nombreux sont les étudiants des grandes universités de la Nouvelle-Angleterre : 14 viennent de Harvard, 13 de Princeton et 10 de Dartmouth. Mais à la SSU 65, 9 viennent de l'Université de l'Illinois et 5 de celle de Chicago.



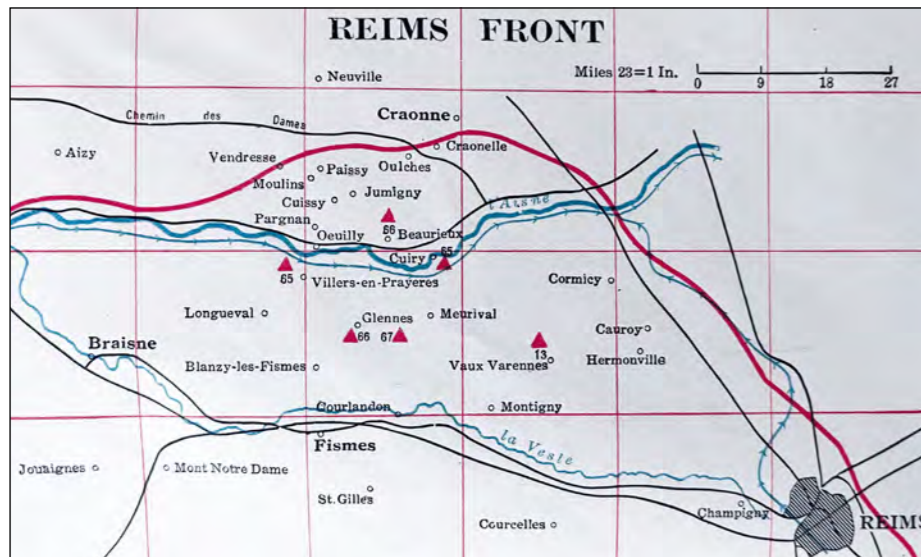
	SSU 65	SSU 66
New York	12	5
Massachusetts	9	4
Pennsylvanie	7	2
Illinois	5	20
Ohio	4	
New Jersey	3	1
New Hampshire	2	1
Arkansas	2	
Michigan	1	1
Missouri	1	1
Maryland	1	
Colorado	1	
Wisconsin	1	
Caroline du Nord	1	
Oklahoma	1	
Indiana	1	
Iowa		1
Connecticut		1
Maine		1
New Hampshire		1
Tennessee		1
Rhode Island		1

VERS LE FRONT

Les choses se précisent bientôt. Dans une nouvelle lettre datée du 23 juin, Gailey écrit : « Le plan maintenant est de remplacer les sections d'ambulances françaises sur le front. Ils ont assez, disent-ils, de sections américaines avec des Ford, nous aurons de grands et gros Berliet. Le gouvernement français nous en a donné un ici pour nous entraîner ».

Le 30 juin, il n'est plus question d'ambulances Berliet : « Je ne conduis pas une Ford comme je le pensais, mais une Fiat, ce sont de belles voitures, très solides et rapides. » Il s'agit bien de remplacer des sections sanitaires françaises. Avec les volontaires présents à May-en-Multien, en veillant à ne pas trop séparer les étudiants d'une même université, on constitue quatre nouvelles SSU : SSU 65, SSU 66, SSU 67 et SSU 70. Chacune est affectée à une division différente de l'armée française. Chaque section est constituée d'une quarantaine d'Américains et de 13 Français, sous le commandement d'un officier français assisté d'un Américain, « le sous-chef », avec vingt ambulances Fiat.

Arrêt à Cramaille au parc de la Section automobile de l'Armée française pour la dotation en véhicules, puis direction le front de l'Aisne. La SSU 65, celle de Louis G. Caldwell, est affectée à la 68^e DI, elle arrive à Courcelles-sur-Vesle dès le 2 juillet. La SSU 66, celle de James W. Gailey, dépend de la 17^e DI, elle s'installe le 4 juillet à Glennes.



Les sections de l'American Field Service au Chemin des Dames.

Source : History of the American Field Service – Friends of France (1914-1917), vol. 1, carte hors-texte.

Caldwell raconte comment la France s'est imposée à eux :

« Le voyage a été tel qu'aucun d'entre nous ne l'oubliera. Partout des coquelicots [en français dans le texte] étaient en fleurs et ils formaient dans les champs des taches d'un rouge éclatant tandis que des fleurs jaunes et des fleurs bleues variaient la palette des couleurs de sorte que quelle que soit la direction dans laquelle vous regardiez, les yeux rencontraient une multitude de couleurs. C'est alors que pour la première fois la majorité d'entre nous s'est rendu compte à quel point la France était un pays charmant. »

STARGAZERS : « COMME S'ILS REGARDAIENT LES ÉTOILES »

Le paysage change bientôt : « Les arbres, très abîmés ou qui avaient perdu leur feuillage et leurs branches se dressaient comme de grands squelettes. Sur une longue portion il n'y avait plus d'arbres du tout, et inutile de le dire : plus signe d'un habitant. »³ Gailey a « le cœur serré » en découvrant ces « immenses cimetières militaires où les hommes étaient entassés dans la terre, (...) un champ sans fin planté de croix faites à la va-vite, chacune avec cette inscription, « Mort pour la France ».

Le « premier vrai frisson » de la SSU 65, lorsque la section qui vient d'arriver à son cantonnement de Courcelles-sur-Vesle est réveillée aux premières heures du jour et se retrouve au milieu d'un bombardement allemand. Caldwell raconte : « En tout, six bombes ont été larguées, celle qui nous a réveillés tombant à moins de cent mètres de notre cantonnement. Le lendemain matin, des officiers français nous ont demandé de retirer le grand drapeau américain qui flottait au-dessus de nos baraques. Il avait été hissé le 4 juillet. De l'avis des Français, ce drapeau avait attiré l'attaque. »⁴

Un autre volontaire de l'Université de Princeton, Kenneth Reed de la SSU 67, décrit des jeunes Américains fascinés par le spectacle de la guerre et inconscients des dangers qui les entourent : « Chaque obus qui éclatait dans les champs autour de notre cantonnement était le signal d'une course folle pour aller voir les dégâts produits et l'activité de l'aviation ne manquait jamais de faire se former un petit groupe, comme s'ils regardaient les étoiles. »

CONDUIRE UNE AMBULANCE PRÈS DU FRONT

« Évidemment, c'est sacrément dur de conduire dans l'obscurité complète alors que la route est encombrée de véhicules ! » écrit Gailey à ses parents. Quand on pense qu'en mai, Louis G. Caldwell n'avait pas été accepté dans la surveillance côtière (mosquito fleet) à cause de sa mauvaise vue et qu'il conduisait deux mois plus tard, en pleine nuit et sur des routes défoncées !... Car il n'y avait pas que les embouteillages sur les routes, « au point que vous pouviez voir à peine à trois mètres », assure Gailey.

Un autre ambulancier de la SSU 66, Perley Hamilton note dans son journal : « On nous a mis dans le bain d'une façon plutôt brutale. Les routes qui menaient au plateau et entre les lignes étaient épouvantables. (...) Partout des trous d'obus ».⁵ Sans oublier la menace des obus ou l'aviation allemande qui peut vous repérer...

Comment dans ces conditions amener au plus vite à l'ambulance de Beurieux les blessés qu'on avait chargés dans un poste de secours ? Dans une lettre qu'il adresse à un ami le 21 juillet – c'est la dernière lettre qu'on a de lui –, Gailey fait ce terrible aveu : « Je vais te dire maintenant ce qui m'est arrivé de pire. Je descendais du front en pleine nuit avec des hommes gravement blessés, et pendant tout le parcours, ils n'ont cessé d'hurler. Je savais que la route était mauvaise mais je ne pouvais pas rouler plus lentement. Au moindre cahot, ils hurlaient et ils tapaient sur la paroi entre eux et moi. Je faisais de mon mieux et pourtant je me sentais coupable. »



Perley Raymond Hamilton est né à Clinton (Massachusetts) le 30 octobre 1892 © Archives de l'AFS New York

« CINQ JOURS TERRIFIANTS »

William Gorham Rice Jr., le chef américain de la SSU 66, raconte à ses parents les trois semaines qu'il vient de passer dans le secteur de Beurieux : « Pendant cette période nous avons vu notre secteur qui était des plus tranquilles devenir le plus actif de tout le front. »⁶ Durant tout l'été 1917, se déroulent en effet d'incessants combats d'artillerie avec toute une série d'attaques et de contre-attaques sur le plateau du Chemin des Dames où les troupes françaises ont tant bien que mal pris pied depuis l'offensive du 16 avril. C'est la bataille dite « des observatoires ».

« La première semaine », poursuit Rice, « il n'y avait presque rien à faire, à peine huit hommes à transporter chaque jour. »⁶ À partir du 16 juillet, le secteur de la 17^e division – et celui de la SSU 66 – comprend trois nouveaux postes de secours dont celui du Village Nègre. Le JMO du Service de santé divisionnaire indique : « la piste qui va du Village Nègre à Vassogne est en voie de réfection ». Les travaux ne sont pas terminés le 25 lorsque se déclenche une violente attaque allemande.



Une ambulance de la SSU 65 après un bombardement © Musée franco-américain de Blérancourt

3 - L. G. Caldwell, History of American Field Service, vol. 2, p. 306-307.
4 - L. G. Caldwell, ibid., p. 307.

5 - « Last entries from Hamilton's diary », History of the American Field Service, vol. 2, p.342.
6 - « With the American Field Service in France – The Wartime letters of William Gorham Rice Jr », The Wisconsin Magazine of History, Automne 1981, vol. 65, lettre du 3 août 1917 à ses parents, p. 13-22

LA MORT AU VILLAGE NÈGRE

« À partir du 25 juillet, écrit Rice, nous n'avons plus fait d'évacuation vers les HOE, nous devons nous occuper d'amener les blessés de notre division depuis les postes de secours jusqu'à l'hôpital de campagne de Beurieux ». « En cinq jours, cinq jours terrifiants » précise Rice, « nous avons transporté 768 blessés. »⁷

Le ton du journal de Perley Hamilton devient de plus en plus dramatique :

« 21 juillet : on se bat maintenant beaucoup dans notre secteur. Cela promet d'être l'une des grandes batailles de la guerre. Il ne fait aucun doute qu'on l'appellera la "bataille du Chemin des Dames". (...) »

26 juillet : une des plus terribles attaques de l'ennemi, il a pris 300 mètres de tranchées la nuit dernière. On dit en haut lieu que c'est une des pires batailles de la guerre. Plus d'artillerie encore qu'à Verdun. Un de nos camarades a été blessé la nuit dernière et plusieurs souffrent de commotions. La voiture de Gil a été trouvée au milieu de la route, avec le moteur qui marchait et depuis 12 heures, on est sans nouvelles de lui ».

27 juillet : On a retrouvé tous les disparus et la section est à nouveau au complet. (...) Aujourd'hui, je suis de service et j'ai été envoyé au poste de Moulin Rouge où l'artillerie est active cet après-midi. (...) L'ennemi a bombardé notre poste sans interruption et à la tombée de la nuit, nous avons profité de l'obscurité pour partir pour Beurieux avec nos blessés.

28 juillet : Dormi à Beurieux. La nuit d'avant, c'était la première nuit depuis mon arrivée que j'ai dormi dans un abri. (...) Ce soir, je suis de service sur différents postes. Encore beaucoup de blessés ».

Le journal de Perley Hamilton s'arrête là. Il a été tué le lendemain, en même temps que Gailey, au poste du Village Nègre⁸ à Vassogne.



Les obsèques de Gailey et Hamilton de la SSU 66 au cimetière de Beurieux (30 juillet 1917). Les deux conducteurs reposent depuis 1924 au cimetière américain Oise-Aisne de Seringes-et-Nesles. © Coll. Musée franco-américain de Blérancourt

C'est Rice qui raconte comment il a vu les deux brancardiers pour la dernière fois. « Dans la soirée du 28 juillet, Gailey est parti avec Hamilton, car son équipier habituel, malade, avait passé la semaine à l'hôpital. Ils revinrent à Beurieux vers 3 heures du matin et ils repartirent quelques minutes plus tard pour aller faire un autre chargement au Village Nègre. Alors qu'ils venaient de charger leur voiture, les obus allemands leur tombèrent dessus et les tuèrent ainsi que plusieurs blessés... »⁹.

Les JMO des groupes de brancardiers présents dans le secteur apportent quelques précisions sur ce qui s'est passé. « Contre-attaque de la 3^e division coloniale. Deux hommes de la S.S.U. 66 sont tués au P.S. [Village] Nègre ainsi que 3 hommes du GBD colonial », selon le JMO du GBD de la 17^e DI. Le bilan serait moins lourd si l'on en croit le JMO des brancardiers de la 3^e division coloniale : « En effectuant le chargement d'une auto sanitaire le brancardier Joineau est tué, deux autres sont blessés, 2 blessés qui venaient d'être chargés et les deux conducteurs (américains) tués. » Rice poursuit son récit : « J'ai appris la nouvelle vers 6 heures du matin et il n'y avait plus rien à faire. Ceux qui étaient sur place n'avaient rien pu faire. (...) Deux de nos hommes étaient arrivés immédiatement après l'accident, qu'ils avaient trouvé Hamilton gisant déjà mort. Gailey n'a pas été tué sur le coup mais il est mort en quelques minutes. Tout le monde a parlé de la formidable maîtrise et du courage des conducteurs de la voiture qui est arrivée juste après l'explosion. Ils ont sorti le blessé qui vivait encore de la voiture d'Hamilton pour le mettre dans la leur. Ce sont Gilbert Demorest et Bernard Peyton, deux gars de Princeton ».

La nouvelle de la mort des deux ambulanciers est vite connue. A. Piatt Andrew, le chef de l'AFS, arrive à Beurieux le soir même pour assister à l'enterrement des deux volontaires qui a lieu le lendemain dans le cimetière militaire de Beurieux. Le général Niessel qui commande le 9^e corps d'armée dont dépend la division attachée à la SSU 66 vient en personne prononcer l'éloge funèbre avant de déposer la Croix de Guerre sur les deux cercueils recouverts du drapeau américain. Le *New York Times*, dans son édition illustrée du dimanche 9 septembre 1917, publie une photo de l'enterrement, puis un long article le 23 septembre avec de larges extraits d'une lettre de Rice.

LE CHEMIN DES DAMES VU PAR LA SSU 65

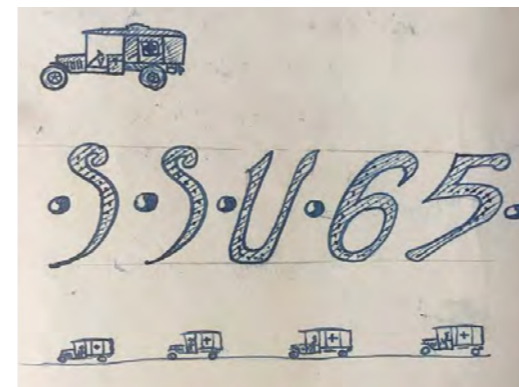
Lettre adressée au rédacteur en chef du Bulletin hebdomadaire de l'AFS : *Cher et estimé rédacteur en chef, la dernière fois que nous vous avons écrit, je ne pouvais pas vous dire où nous étions parce que c'était un grand secret militaire. Maintenant que nous sommes arrivés en repos, je vais vous le dire.*

Nous étions au Chemin des Dames !

Le Chemin des Dames, c'est la Route des Dames, mais c'est plus une route pour les Dames à présent, à moins qu'elle n'ait été réparée depuis la dernière fois que nous l'avons vue. On la prenait pour aller d'est en ouest sur un grand plateau, mais les autorités ne savent plus exactement où elle se trouve désormais, à voir comment on l'a fait éclater cet été. Nos ambulances en ont souvent reçu des morceaux. Pas besoin de lampes à arc pour voir la route parce qu'on a mis là-haut plein d'obus comme autant d'étoiles, mais il faut faire attention aux endroits où les tranchées boches traversent la route.

Le Plateau est complètement dévasté. Il y avait des fermes avant mais je suis curieux de voir ce que les cultivateurs feront après la guerre quand ils laboureront leurs champs et qu'ils trouveront des « Obus non éclatés »¹⁰. Et comment ils sauront où était la route parce que s'ils suivent les poteaux indicateurs et les bornes kilométriques, ils zigzagueront d'un bout à l'autre de la vallée de l'Aisne et du territoire contigu. Le Chemin des Dames a été construit pour que leurs Excellences, Mesdames les filles de Louis XV, puissent rendre visite à leur Dame d'honneur qui vivait au bout de la Route. Je me permets de vous déclarer que maintenant, elles ne trouveraient plus leur Dame d'honneur !

Article paru dans le Bulletin de l'AFS n°11
15 septembre 1917 © Archives de l'AFS à New York



Dessin du volontaire David H. Annan dans son journal intime ©Archives de l'AFS New York

VERS LA FIN DE L'AFS

La SSU 66 part en repos le 30 juillet. D'autres sections de l'AFS, la SSU 70 en particulier, sont encore présentes jusqu'en octobre sur le Chemin des Dames. Mais depuis le début septembre, l'une après l'autre, les SSU de l'American Field Service ont commencé à passer sous le contrôle de l'U.S. Army Ambulance Service, le Service de santé de l'Armée américaine. Elles abandonnent leurs ambulances Fiat pour des Ford et elles changent de numéro.

Ainsi la SSU 66 devient le 9 septembre la section 626... Les volontaires pour six mois ne s'engagent pas tous dans l'armée. 28 sur 42 à la SSU 66, 8 seulement à la SSU 65. Plusieurs deviennent instructeurs pour former les artilleurs français aux nouveaux matériels américains. Bernard Peyton, l'ancien compagnon de cabine de Gailey sur le Rochambeau, celui qui était arrivé le premier sur les lieux le jour de sa mort, figure parmi ceux qui sont rentrés aux États-Unis pour terminer leurs études.

Un autre volontaire de la SSU 66, George Harper Condell (1884-1967) aimait à résumer leur mission par une formule : « Nous ne sommes pas venus pour faire de l'argent ou pour nous amuser, nous sommes venus en tant que volontaires pour faire ce que nous pouvions faire de bien »¹¹.



Paissy en juillet 1917 - Photographie d'une ambulance de la SSU 65 © Archives de l'AFS New York

*Maître de conférences (Lecturer of Foreign Languages) à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie,

Lisa Ann Britton a commencé la préparation d'un nouveau cours entièrement centré sur le Chemin des Dames pour Penn Global Studies

7 - William G. Rice Jr., op. cit. / 8 - Nom à connotation péjorative voire raciste donné par les troupes françaises aux cantonnements constitués de baraques adossées à la pente qui ont été créés dès la fin 1914, ici entre Vassogne et Oulches (mais il a existé d'autres « villages nègres » ailleurs sur le Chemin des Dames). / 9 - William G. Jr., lettre du 3 août 1917 à ses parents, op. cit.

D'HIER À AUJOURD'HUI, DÉCOUVRIR LA VIE AU PROVISOIRE (1919-2024)

Le Musée de Vassogne a pour principal objectif la conservation et la valorisation du Patrimoine de la Reconstruction et de la vie rurale. L'acquisition et la mise en conservation d'une maison semi-provisoire de type Puchot en 2018 permet une immersion du visiteur dans l'immédiat après-guerre. Pour plusieurs raisons, cette maison constitue un exemple unique de semi-provisoire double : son architecture n'a fait l'objet d'aucune modification depuis 1919, son mobilier d'origine était encore présent à l'intérieur, son occupation et son histoire sont parfaitement documentées par les archives et les collections du Musée de Vassogne. Il est proposé de revenir en quelques paragraphes sur cet immédiat après-guerre, cette vie au provisoire, qui permettra au lecteur d'apprécier doublement sa visite de ce lieu unique, inscrit au titre des monuments historiques depuis 2020.



Cuisine de la maison semi-provisoire de type Puchot conservée par le Musée de Vassogne, © S. Bedhome

Rentrés « au pays », les sinistrés découvrent la disparition de la maison familiale, des souvenirs et des objets de leur vie d'avant-guerre, l'anéantissement de l'endroit où ils ont aimé, travaillé et élevé leurs enfants. C'est face aux ruines qu'ils prennent conscience de la tâche qui les attend. Le retour rapide des sinistrés provoque un flottement de la machine étatique, pourtant prête sur un plan théorique, durant quelques mois face à l'ampleur des dégâts. Contrainte de faire face à une situation inédite, l'Administration des régions libérées trouve une solution dans le logement provisoire, des baraquements préfabriqués en bois ou en tôle.

DANS UN PREMIER TEMPS, LA DÉBROUILLARDE PRIME...

« Ils sont rentrés d'aujourd'hui, ceux là, dit Hélène penchée. C'est drôle, le pays se repeuple tout de même. Il se rapatriait ainsi de nouveaux habitants tous les jours. Sans maisons, sans argent, sans ouvrages, ils revenaient quand même, les vieux grimés dans les camions de la troupe, les gosses poussés sur une brouette, ne sachant pas comment ils mangeraient le lendemain. On s'aménageait des tanières, on descendait ses paillasses sous les tôles « métro », où Allemands et Français avaient dormi, et l'armistice n'était pas signé depuis trois mois que déjà la vie reprenait sous les ruines, comme une mystérieuse germination.

Près du carrefour de la grand'route qui descend à l'Aisne, une dizaine de familles étaient déjà installées dans leurs décombres, les murs rafistolés avec des planches, du papier bitumé en guise de toit. Les plus industriels ou les moins pauvres avaient aussitôt transformé leur mesure en débit et les autres vivaient au jour le jour, privés de tout [...] ¹ ».

Ainsi que le relève Roland Dorgelès, tout est bon à récupérer pour se construire un abri de fortune. Le métal ainsi que le bois, utilisés dans les tranchées sont réemployés et servent désormais d'abris contre un nouvel ennemi : le mauvais temps. Trois types de « provisoires de fortune » se dégagent. Le premier est constitué d'un amoncellement de matériaux de toute sorte (briques, pierres..) sur lequel on posait un amas de planches recouvertes de carton bitumé ou de vieilles tuiles récupérées dans les décombres ; il était le plus courant dans les premiers mois suivant la guerre.

Le deuxième type consistait à réutiliser les anciennes caves encore couvertes et à les aménager en habitats de fortune fermés par un drap. Les grottes ou « creutes » furent utilisées de la même façon. C'est pourquoi les habitants des villages troglodytes connurent un meilleur sort que les réfugiés des villages maçonnés. Selon les situations et suivant la construction plus ou moins rapide des maisons provisoires, les sinistrés pouvaient, avec le temps, se constituer des maisons beaucoup plus solides que celles du premier type et moins humides que les caves. Il s'agissait d'utiliser les anciennes tôles métro² à la verticale et à l'horizontale clouées sur une structure de bois ou posées sur d'anciens pans de murs.

L'utilisation de ce type de matériaux demandait une organisation particulière et une entraide entre sinistrés. En effet, ces tôles, très résistantes, étaient aussi très lourdes et ne pouvaient se manœuvrer qu'à deux voire trois personnes³. Certaines « métro », de forme arrondie, permettaient de créer des abris semi-cylindriques. Glaciales en hiver, brûlantes en été, ces tôles-habitats de fortune sont plus qu'inconfortables. Le 23 janvier 1921, *Les Tablettes de l'Aisne*⁴ écrivent encore que « des familles logent dans des trous, sous des murs branlants, baraquements où l'on cuit en été et où on se transforme



Maisons semi-provisoires de type Puchot au milieu des ruines du village de Vassogne, début 1920, peinture sur toile, © Jean-Marie Adam

en glaçons en hiver. Dans le canton de Craonne, des habitants se lèvent les nuits pour faire du feu pour empêcher que leurs enfants ne périssent dans leurs lits sous la morsure de la gelée».

Revenus dans leurs villages dévastés, confrontés aux ruines, vivant dans les conditions les plus précaires, les réfugiés attendent un soutien fort de la nation. La situation dans laquelle ils se retrouvent alors provoque une intense déception, parfois proche de la révolte. En juin 1919, le député de l'Aisne, Olivier Deguise, peut parler de « populations trop abandonnées à elles-mêmes, et gagnées, par la fâcheuse situation, à une révolte qui gronde ».

Il estime par ailleurs que le « gouvernement a failli au plus haut point à son devoir patriotique, en abandonnant à la veulerie ou à l'inertie d'un certain nombre de fonctionnaires les régions auxquelles ils se devaient tout particulièrement⁵ ».

L'État avait pourtant prévu dès 1915 un plan d'habitations provisoires conçu par des architectes experts tel Auburtin. Comment reconstruire nos cités détruites,

ouvrage collectif, aide à appréhender cette question du sentiment d'abandon.

Il prévoyait en effet de « construire dans les conditions les plus économiques possibles des logements, afin d'inciter les habitants des villages détruits à revenir et à reprendre leurs occupations. Les constructions devront être faites sous forme de baraquements et hors du village de façon à permettre l'évaluation des dommages sur place, les possibilités de transformation de voirie, et les reconstructions définitives qui demanderont un certain temps⁶ ». L'histoire se déroula autrement. Personne n'avait prévu, avant l'armistice, un tel engouement des réfugiés pour le retour alors que tout le Chemin des Dames était en ruine. Tout ce qu'avaient prévu l'État, les ingénieurs et les architectes, aboutit au lendemain de la guerre à l'effet inverse de celui recherché. En effet, loin d'inciter les sinistrés au retour, les baraquements arrivèrent bien après les populations. De plus, l'idée selon laquelle la mise en place de villages provisoires éviterait un afflux de réfugiés dans les villes fut rapidement contredite.

2 - Tôles à grandes alvéoles. 3 - Il existait plusieurs types de tôles métro. Les plus grandes (L 3m x l 2m) pouvaient peser jusqu'à 150 à 200 kg.

4 - *Les tablettes de l'Aisne*, 23 janvier 1921.

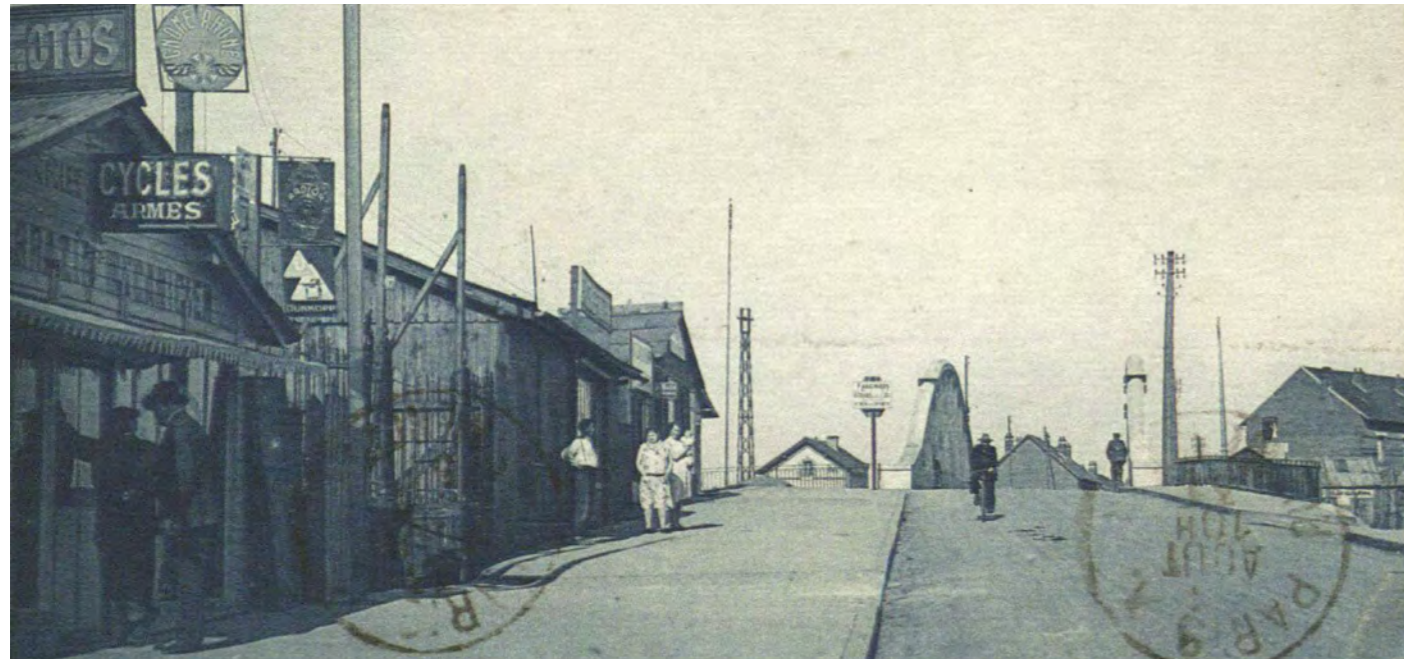
5 - *Journal officiel*, débats de la Chambre des députés, 1919, p. 2877.

6 - A.-D. Agache, J.-M. Auburtin, E. Redont, *Comment reconstruire nos cités détruites. Notions d'urbanisme s'appliquant aux villes, bourgs et villages*, Paris, A. Colin, 1915, p. 112.

...PUIS L'ORGANISATION DES VILLAGES PROVISOIRES S'IMPOSE

La loi votée le 17 avril 1919 permit aux sinistrés de recevoir, pour répondre aux besoins les plus urgents, des avances imputables sur les futurs dommages de guerre. Ces dispositions s'appliquaient également pour l'obtention d'une maison provisoire.

Le type Adrian est aménagé pour quatre familles, avec, au centre, une buanderie commune.



Fagniers, maison provisoire de type Adrian, vers 1925, © Arch. dép. Aisne, FRAD00226_02403

Le type Nissen est la « provisoire » la plus répandue sur toute la zone dévastée du grand Nord. Gérard Lobry, dans son article sur « les provisoires » en Picardie en donne une très fidèle description. Selon lui, baptisée « tube », « métro » à Chaulnes, « tonneau » à Péronne et « demi-lune » à Ham, « la Nissen » pousse à chaque pas. Le tube se composait de deux parois cylindriques qui descendaient jusqu'au ras du sol et de deux parois percées de fenêtres, un habitat dans lequel « il faut prendre l'habitude de ne pas se cogner contre la toiture, ce que rendait trop facile sa courbure convexe⁷ ». Une cloison de 7 cm d'épaisseur avec une porte de 0,75 m en son milieu divise « la Nissen » en deux pièces si exigües que le mobilier le plus sommaire n'y peut tenir à l'aise, à plus forte raison quand on veut y loger sept personnes⁸.

Le STPU, quant à lui, se charge d'édifier des cabanes en bois disponibles. Dans l'Aisne, en août 1920, 52 % de l'habitat « provisoire » est constitué par ce type de

maisons. Installées en général en série, elles peuvent former de véritables cités « provisoires ». Ce type STPU est le plus répandu sur le Chemin des Dames. Il se répartissait en plusieurs constructions allant d'une simple chambre et d'une salle à des doubles chambres, salle et hangar. L'armature était en bois, composée de six piliers porteurs de cloisons et d'un pilier central maintenant les fermes de la fine charpente de sapin. Le toit était le plus souvent recouvert de fines tôles métalliques ou de papier goudronné. Les murs extérieurs étaient recouverts de planches clouées sur la structure porteuse se chevauchant et percées généralement d'une fenêtre par pièce. Ces constructions ont néanmoins évolué en fonction des demandes de plus en plus pressantes des sinistrés. La « provisoire » de la famille Genteur, rentrée précocement, offre une très bonne illustration de cette évolution. Située à Craonne, cette « provisoire » en bois fut construite sur un solide soubassement et constituée de quatre

doubles parois permettant une meilleure isolation des pièces. La qualité des matériaux employés était très supérieure, parfois de loin, à ce qu'on pourra observer quelques années plus tard.

Enfin, la semi-provisoire de type Puchot constitue un type spécifique. Bâtie sur une dalle de béton, son élévation était de pierre et sa toiture en tôles clouées sur des « boulines ». On les rencontre très fréquemment encore aujourd'hui parce qu'elles étaient construites pour durer (doc. 5). « Devaient être notamment considérés comme telles, les abris ou constructions d'une valeur ne dépassant pas celle des maisons démontables en bois correspondantes et qui seraient édifiées soit avec des murs de briques de 22 cm d'épaisseur, hourdés en terre, soit avec des murs de 11 cm hourdés à la chaux, soit avec des murs en carreaux de 14 cm d'épaisseur hourdés en terre, soit en tout autre matériau local analogue⁹ et employé dans les mêmes conditions¹⁰ ».



Maisons semi-provisoires de type Puchot, commune d'Oulches, 1920, photographie, fonds Solange Ruelle-Hautemont, Musée de Vassogne

Les circulaires préfectorales de l'année 1919 reviennent bien souvent sur cette question des coûts de construction de ces semi-provisoires en dur par « l'institution d'un nouveau régime pour l'avance de la construction de bâtiments semi-provisoires. En cas de « semi-provisoire », la

somme ne doit pas dépasser 4 500 francs au risque de voir le montant intégralement déduit sur les dommages de guerre du sinistré. En cas de construction provisoire en dur, il faut justifier de l'impossibilité de pouvoir opérer le emploi dans l'instant. Dans le cas contraire, les avances seront

imputées au total final¹¹ ». La question du financement de ces maisons était d'autant plus délicate que les sinistrés avaient la possibilité de louer les « provisoires » demandées par la commune¹².

7 - J. Droz, « Un village comme il y en a tant d'autres », *Revue de Paris*, 15 septembre 1920, p. 296-319.

8 - G. Lobry, « La vie au provisoire », *Reconstruction en Picardie après 1918*, Réunion des musées nationaux, Paris, 2000, p. 46.

9 - Par exemple en pierre

10 - Arch. dép. Somme, Régions libérées, sous-préfecture de Doullens, 3Z 520 691.

11 - Arch. dép. Aisne, Arch. com. Vassogne, 4H8.

12 - Demande de 7 maisons provisoires numéro 6, 14, 15, 16, 17, 18, 19 édifiées sur le terrain de la commune : la croisette et la prison (1921).

VIVRE, REVIVRE AU MILIEU DES RUINES

« Un continuel remue-ménage régnait dans ce grand camp civil ». Telle fut l'impression de Roland Dorgelès lorsqu'il découvrit l'univers des « provisoires ». Placées dans le meilleur des cas à l'extérieur de l'ancien village, elles s'élevaient sur de vastes plates-formes nettoyées des débris de la guerre et aplanies. Cependant, les baraquements de bois ou « semi-provisoires » étaient édifiés dans la partie libre des propriétés, jardins ou cours des maisons inhabitables. En effet, dans leur immense majorité, les baraquements sont disséminés et, par défaut d'alignement et à cause de la variété des types, donnent aux communes dévastées une allure particulière. Ainsi, la commune de Vassogne demande-t-elle en 1921 six « maisons provisoires » numérotées de 14 à 19 à édifier sur le terrain de la commune (La croisette et La prison)¹³. La répartition des « provisoires » dans les villages tenait donc à la capacité des élus locaux et de l'administration de la reconstruction à faire appliquer un plan d'alignement, du moins dans ses grandes lignes.

L'installation et les types de provisoires dépendaient donc de plusieurs facteurs. L'initiative des sinistrés, particulièrement dans les petites communes était prépondérante (récupération de matériaux, choix de l'emplacement). Dans un second temps et par le biais des plans d'alignement, l'État, par le biais de son administration, a intégré les initiatives spontanées au réaménagement des communes. Le régime des provisoires ne devait en effet pas durer.

Se pose enfin la question du devenir de ces constructions. Tout dépendait bien sûr du type de « provisoires ». Néanmoins, les demandes de destruction ou de rachat étaient réglementées par l'État. En effet, lorsque le maire de la commune de Vassogne « demande la destruction et le rachat par l'entrepreneur des matériaux



Matériautheque de la Reconstruction, Musée de Vassogne, photo. S. Bedhome

récupérables de trois maisons provisoires à La croisette en 1929 », le Service des Travaux d'État oppose son refus « pour cause de non rentabilité sur la durée de 5 ans¹⁴ ». Il faudra donc que la commune rachète les habitations pour pouvoir libérer le terrain nécessaire à la poursuite des travaux du presbytère.

Dès 1926, le Service des Travaux d'État des régions libérées envoie un avis à toutes les communes dévastées. Le service informe qu'il « ne pourra, dans un avenir très rapproché, assurer l'entretien des « abris provisoires » et notamment la délivrance gratuite de carton bitumé ». L'État propose donc aux locataires des « provisoires » de les racheter avant que la vente ne devienne publique. Les prix, selon le nombre de pièces, sont compris entre 600 et 1 000¹⁵ francs à déduire sur les dommages de guerre ou réglés comptant. Les contrats de vente sont donc signés entre le locataire et le service de la Reconstitution des régions libérées. En cas de refus du locataire, la baraque était alors achetable par toute autre personne. L'État a donc tôt fait de se désengager de ces propriétés « provisoires » qui

coûtent cher à l'entretien et ne rapportent rien d'autant que certains sinistrés ne réglaient pas leurs loyers¹⁶. L'édification de nouveaux baraquements est arrêtée le 1^{er} janvier 1923, alors que les demandes de « maisons provisoires » sont toujours aussi nombreuses, certains sinistrés n'ayant pu regagner à temps leur région d'origine. La solution se dénoua lorsque les premiers « revenus » purent réintégrer leurs maisons et libérer leurs « provisoires ». Toutefois, certains documents de demandes de réparations indiquent que les « provisoires » étaient encore occupées en 1931¹⁷.

Nécessaire mais coûteux, le régime des provisoires favorisa la recomposition sociale où se mêlent les permanences et mutations. Les villages purent donc reprendre vie malgré l'amas de ruines. Cette question laisse entrevoir combien l'attitude de l'État évolua. Elle passa en effet d'un stade de préparation et de planification à un état de surprise et de flottement administratif devant le flux inattendu des retours avant d'adopter une politique interventionniste, finalement providentielle.

Stéphane BEDHOME

LE CAMP DE PRISONNIERS DE GUERRE ALLEMANDS D'IRVAL



Vue d'une sentinelle au sud du camp © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon

Le sort des prisonniers de guerre allemands capturés au Chemin des Dames est longtemps resté un sujet d'étude presque inconnu. Quelles furent cependant les dispositions prises par l'armée française pour recueillir et rassembler les prisonniers dès le moment où ils furent capturés ? La récente acquisition d'un fonds de photographies réalisées par Eugène Bruchon (1871-1950) au sein des Collections départementales de l'Aisne, mais aussi les photographies réalisées par Paul Bressolles (1891-1925) de la Section photographique et cinématographique des Armées (SPCA), nous permettent d'y voir plus clair sur ce sujet à travers l'exemple d'un camp de prisonniers situé à l'arrière du front du Chemin des Dames.

LA GENÈSE D'UN CAMP DE PRISONNIERS

Ce qui deviendra le camp d'Irval voit le jour le 27 mars 1916, quand le général Joseph Joffre (1852-1931), commandant en chef, prescrit « d'établir un camp spécial, à peu de distance du front, pour isoler les prisonniers de guerre et leur faire subir, pendant quinze jours, un examen médical complet ». Le général Olivier Mazel (1858-1940), fraîchement nommé à la tête de la 5^e armée, ordonne en conséquence l'installation d'un « camp spécial » dans les abords immédiats de la commune de Vandeuil (Marne), près du château d'Irval, qui serait confié au II^e bataillon du 9^e régiment d'infanterie territorial

(II/9^e RIT), et diverses recommandations sont transmises sur le fonctionnement des évacuations des prisonniers. C'est au capitaine Lucien Desnues (1862-1941), commandant la 7^e compagnie du II/9^e RIT et architecte diplômé par le gouvernement de profession, qu'est confié ce chantier, qui doit comprendre notamment : « Cuisine, latrines, une baraque d'épouillage divisée en trois pièces affectées au déshabillage, aux douches et à l'habillage, une baraque de visite divisée en : salle d'attente, salle de visite, salle pour infirmiers ; et trois baraques de malades affectées aux diarrhées

Eugène Bruchon (1871-1950) est capitaine de réserve, affecté à la section du courrier de l'état-major de la 5^e armée, lorsqu'il prend ces photographies. Celui-ci effectue alors la visite du camp sanitaire d'Irval en compagnie d'autres officiers du quartier-général¹ de la 5^e armée, et quelques recherches dans les archives de la Direction des Étapes et Services de cette même armée nous ont permis d'en savoir plus sur ce camp de prisonniers.

suspectes, aux typhiques suspects, et aux malades ordinaires, etc. »

Le 12 avril 1916, le « Camp sanitaire du château d'Irval » voit officiellement le jour, placé sous l'autorité du chef de bataillon Edmond Cheutin. Cette unité de « terribles toriaux » se compose alors d'hommes recrutés surtout dans le milieu soissonnais et est formée de citadins et de paysans, tant pour les officiers que les soldats. La garde du camp en lui-même se compose alors d'un sergent et de six hommes, auxquels sont adjoints deux gendarmes de la prévôté de la 5^e armée.

LES PREMIERS PRISONNIERS DU CAMP D'IRVAL

Les premiers prisonniers à rejoindre le camp sanitaire d'Irval sont dix-neuf combattants du Grenadier-Regiment Nr. 101 de la Garde saxonne capturés au bois franco-allemand près de La Ville-aux-Bois-lès-Pontavert (Aisne). Dans les jours qui suivent, 133 prisonniers du même régiment les rejoignent, tandis que deux sont évacués pour blessure. Avec un niveau de détails particulièrement instructif, le JMO du II/9^e RIT révèle ainsi l'ensemble du rythme des arrivées des prisonniers tout au long de l'année 1916. C'est ainsi que l'on peut établir que durant l'année 1916, ce sont au total 228 prisonniers Allemands qui passent par le camp sanitaire d'Irval, capturés de Pommiers à Cernay-lès-Reims en passant par Venizel, Soupir et Craonne. Leur durée de détention initialement prévue à quinze jours semble toutefois ne pas avoir été respectée à la lettre, le premier convoi connu de prisonniers quittant le camp d'Irval avec 150 prisonniers encadrés par 9 gendarmes complétés de territoriaux étant daté au 15 mai 1916. Suivront périodiquement d'autres départs (25 juin, 15 et 16 juillet, 15 août), généralement vers la gare régulatrice de Noisy-le-Sec (Seine) ou le camp de Linthes (Marne).

À partir du 15 août 1916, les noms des prisonniers sont également mentionnés aux côtés de leurs lieux de capture, grades et régiments. C'est ainsi que l'on relève à la date du 20 octobre 1916 « l'arrivée au camp sanitaire d'Irval du prisonnier Langsdorff Alexandre, aspirant au 35^e régiment, capturé à la Pompelle ». Alexander Langsdorff (1898-1946), est alors un jeune aspirant hessois du *Füsilier-Regiment Prinz Heinrich von Preußen (Brandenburgisches) Nr. 35* envoyé au camp d'Irval d'où il tentera de s'évader. En 1920, il publiera ses aventures de guerre sous le titre de *Fluchtnächte in Frankreich* (« Nuits d'évasion en France »), et celles-ci permettent d'en savoir un peu plus sur le fonctionnement du camp d'Irval par le regard d'un de ses captifs. Si la première journée d'Alexander Langsdorff au camp d'Irval n'est pas des plus agréables ni des plus conformes à la 4^e convention de La Haye de 1907 (il est interrogé et frappé en même temps), son récit offre en revanche un regard particulièrement intéressant sur le camp d'Irval : « *Nous arrivâmes à un petit camp de tentes où, aussitôt, nos uniformes nous*

furent retirés ; à la place, nous reçûmes des habits gris brun de prisonniers qui portaient, dessinés sur le dos, les grandes lettres PG (PG signifie « prisonnier de guerre »). Ce camp était un camp sanitaire et de transit. Les prisonniers allemands qui étaient déjà là depuis plusieurs semaines n'avaient toujours rien reçu ni rien appris de leur patrie ou de leur famille, car tout le courrier était saisi. Ils vivaient dans la plus grande misère, la pauvreté et le désespoir. Des hommes avec des blessures au poumon à peine cicatrisées, avec des blessures au bras qui devaient encore être pansées tous les jours, étaient obligés de partir au travail le matin. Ils devaient aller balayer les rues du petit village de Vandeuil, livrés sans ménagement aux intempéries, car ils n'avaient pas de manteau. Le ravitaillement permettait juste de survivre. Nous devions dormir à vingt dans une tente, sur la terre nue où quelques brindilles de bois avaient été éparpillées ; pour chaque homme, une petite couverture. La pluie fouettait à travers la toile de la tente. Il faisait la plupart du temps humide et froid, sombre et triste. »



Alexander Langsdorff en 1916, en uniforme d'aspirant de l'armée impériale © Coll. part.

Toutefois Alexander Langsdorff ne connaît pas longtemps le camp d'Irval, car profitant de la distraction d'une sentinelle, il vole une veste française en train de sécher et en profite pour s'évader dans la nuit du 23 au 24 octobre 1916. Repris, il est ramené au château d'Irval et détenu dans une tour ronde en pierre qui avait servi de porcherie et sur laquelle, d'après son témoignage, était gravé « *Manège des courants d'air* ». Son récit permet ensuite de se faire une idée des conditions de détention des prisonniers évadés, dont la durée de la peine était de trente jours d'incarcération. Même s'il faut prendre du recul vis-à-vis de ce témoignage, écrit postérieurement au conflit et empreint d'un sentiment légitime de mépris après le traitement que lui ont infligé des militaires français, cette description du camp d'Irval est intéressante à plus d'un titre, car elle permet de saisir l'organisation globale du camp. Elle permet en outre de percevoir les conditions de vie des prisonniers de guerre allemands en 1916, et ainsi d'avoir un élément de comparaison pour l'année 1917 où le camp d'Irval allait connaître la plus grande affluence de son histoire.



Distribution de cartes postales aux prisonniers le 29 avril 1917 © ECPAD P. Bressolles



Prisonniers du Füs.R. n°80 se faisant peindre les lettres PG sous le regard du Cdt Cheutin © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon



Epouillage sous le regard du Cdt Cheutin et du prince héritaire Louis de Monaco © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon



Prisonniers allemands et chemin des sentinelles au centre du camp © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon



Prisonniers allemands jouant aux cartes dans la partie est du camp © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon

LE CAMP DE PRISONNIERS DE LA 5^E ARMÉE EN 1917

Alors que débute l'année 1917, le camp d'Irval ne semble plus accueillir beaucoup de prisonniers de guerre allemands. Le camp se prépare néanmoins pour l'offensive du printemps tant attendue. Ainsi, du 3 au 13 avril 1917, les territoriaux du II/9^e RIT qui ont la charge du camp d'Irval aménagent des baraquements pour les troupes et sont employés à l'extraction de pierres et au service des routes.

Le 13 avril 1917, la direction du Service de Santé de la 5^e armée se rend au camp d'Irval « où a été installé un camp pour prisonniers et aide à la préparation d'infirmierie, de salle de visite, de salles d'épouillage, etc. » ce qui confirme l'existence de ces installations. Si le 16 avril est une journée calme pour ces hommes, les jours

qui suivent ne vont plus l'être. Dès le 17 avril, les prisonniers allemands affluent : 298 prisonniers allemands sont enregistrés puis 1 394 le 18 avril, et 773 le 19 avril. Le 20 avril, ce sont 1 278 prisonniers allemands qui viennent rejoindre leurs camarades, et le pic est atteint le 21 avril, lorsque 1 945 prisonniers arrivent au camp. Le nombre d'arrivées, bien qu'important, décline à partir du 25 avril, mais on peut aisément comptabiliser qu'au soir du 28 avril 1917, le camp sanitaire d'Irval a reçu un total de 9 812 prisonniers allemands en 11 jours. Si l'on se réfère aux chiffres donnés par la 5^e armée, qui annonce le 20 avril avoir fait plus de 11 000 prisonniers, cela signifie que l'immense majorité de ceux-ci sont donc passés par Irval, et sont immortalisés par ces photographies.



Le coin nord-est du camp le 29 avril 1917 © ECPAD P. Bressolles

Une telle concentration d'hommes ne semble pas passer inaperçue aux yeux de l'aviation allemande qui commet la maladresse de larguer sept bombes sur le camp d'Irval dans la soirée du 29 avril 1917. Cette erreur a de lourdes conséquences puisque 2 soldats français et 33 prisonniers allemands trouvent la mort dans le bombardement, tandis que 10 soldats français et 52 prisonniers allemands sont blessés et évacués sur l'ambulance de Prouilly. Le lendemain, les corps des prisonniers allemands seront transportés par camions automobiles et enterrés au cimetière de Prouilly avec les honneurs militaires. Le délai de quinze jours avant transfert étant plus qu'atteint, et la vulnérabilité du camp étant mise en évidence à la suite du bombardement du 29 avril,

la 5^e armée décide de procéder à l'évacuation des prisonniers allemands détenus à Irval le 2 mai 1917, deux trains de 1 500 prisonniers chacun étant constitués et dirigés vers Orléans. Dans les jours qui suivent, 7 216 prisonniers allemands, dont 52 Alsaciens-Lorrains prennent le même chemin vers l'intérieur du pays, tandis que 801 nouveaux prisonniers rejoignent Irval entre le 2 et le 18 mai. Dès lors plus aucune évacuation ne sera mentionnée dans le JMO du II/9^e RIT, mais il semble que le camp se soit peu à peu vidé de ses occupants, les compagnies de territoriaux étant elles-mêmes réaffectées à la fin du mois de mai sur d'autres lieux de cantonnement, si bien qu'à la mi-juin il ne reste plus qu'un détachement de quinze hommes au camp sanitaire d'Irval.



Le départ des prisonniers, sans doute le 2 mai 1917 © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon



La distribution de la soupe le 19 avril 1917 © ECPAD P. Bressolles



Découpage des rations de pain © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon

La mise en retrait progressive de la 5^e armée au profit de la 10^e armée sur la partie orientale du Chemin des Dames va signer le déclin du nombre de prisonniers au camp d'Irval qui semble avoir été peu à peu abandonné. Les prisonniers de guerre allemands qui y furent détenus ne recouvreront la liberté qu'à l'issue du conflit, après plus d'un an et demi de captivité à l'intérieur du pays, employés principalement dans l'agriculture, les fabrications de guerre, les mines, les transports et les travaux publics. Quant à leurs gardiens, ils finiront la guerre à Nancy, le 11 novembre 1918, dans les casernes Molitor et Blandan, pour accueillir et ravitailler les prisonniers de guerre français rapatriés d'Allemagne.

Au fil de sa brève histoire, relativement bien documentée, le camp sanitaire d'Irval offre surtout l'exemple d'un camp de prisonniers allemands à proximité immédiate du front, archives et témoignages permettant d'en saisir le fonctionnement au gré des batailles. De sa création aux premiers prisonniers qu'il reçoit jusqu'aux vagues importantes de prisonniers du printemps 1917, les photographies qui y ont été prises et dont seulement quelques exemples ont été reproduits ici permettent, non seulement d'illustrer la vie au camp d'Irval, mais de mieux saisir les conditions de vie et d'hygiène des prisonniers allemands à l'arrière du front du Chemin des Dames.

Vincent DUPONT



Vue d'ensemble depuis le sud du camp © Coll. dép. Aisne, Fonds E. Bruchon

Version longue consultable sur :
www.chemindesdames.fr

LE MÉMORIAL VIRTUEL DU

6 novembre 2004, une nouvelle adresse apparaît sur la Toile : www.chemindesdames.fr. Alors qu'il n'existe pas encore de site internet dédié au Chemin des Dames, un millier de noms de combattants morts fin 1914 au Chemin des Dames sont mis en ligne. Le « Mémorial virtuel du Chemin des Dames » est né ! Il en est aujourd'hui à sa troisième version et contient plus de 145 000 noms.

UNE DÉMARCHE PIONNIÈRE

L'idée première était de mettre en ligne l'ensemble des noms des morts des cimetières du Chemin des Dames, quelle que soit leur nationalité. Des contacts avaient été pris avec le Volksbund Deutscher Kriegsgräberfürsorge pour les tombes allemandes et avec la Commonwealth War Graves Commission pour les tombes de l'armée britannique. En 2004, ni l'un ni l'autre de ces organismes ne disposent de données nominatives sur internet. Cette approche transnationale, la même que celle de l'Anneau de la Mémoire inauguré dix ans plus tard à Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais) demeure une dimension originale du Mémorial du Chemin des Dames.

Côté français, fin 2003, le lancement du site Mémoire des Hommes (dans les premiers temps sans les morts de « maladie contractée en service ») donnait l'opportunité d'effectuer la vérification des informations et de corriger ici une date erronée, là un nom mal orthographié, ce qui n'était pas rare : on l'avait constaté à partir des soldats du Sud-Ouest décédés en septembre-octobre 1914 à l'ambulance de Glennès et transférés ensuite à Soupir.



Capture d'écran du Mémorial virtuel dans sa version 2006. À cette date, le site est accessible en français, et aussi en anglais et en allemand.

LES GRANDES ÉTAPES

8 novembre 2006 :

Après le recrutement d'une webmestre en septembre, mise en ligne d'une nouvelle version du Mémorial virtuel du Chemin des Dames.

5 avril 2007 :

À l'occasion du 90^e anniversaire de la bataille du Chemin des Dames, l'adresse www.chemindesdames.fr devient celle du « Portail du Chemin des Dames » qui intègre le site du Mémorial virtuel (www.memorial-chemindesdames.fr) et peu après le site de la Caverne du Dragon (www.cavernedudragon.fr).

2013-2014 :

La fréquentation du site du Mémorial virtuel est de 300 à 400 visiteurs par jour avec un pic autour du 11 novembre (entre 1 000 et 1 500 par jour).

Avril 2017 :

Le 100 000^e nom du Mémorial ! Symboliquement, le choix se porte sur Walter Mohr. Né en Allemagne, il a combattu dans l'armée française sous une autre identité (Gaudry, le nom de son épouse française). Il est mort à Paris des suites de blessures causées au Chemin des Dames.

Juin 2019 :

Après une refonte complète, le Mémorial virtuel est intégré au site www.chemindesdames.fr qui a regroupé depuis 2017, les sites du Portail et de la Caverne du Dragon avec plusieurs niveaux de navigation. Création de la rubrique "Un jour un combattant".

2024 :

À la date du 10 mars, la base de données du Mémorial virtuel compte **147 260 combattants**, dont :

- 72 728 Français
- 66 509 Allemands
- 7 287 Britanniques
- 696 Italiens
- 25 Américains

15 fiches sont incomplètement renseignées et **3 043 documents** en ligne.

La page « Rechercher un combattant » est la 3^e page la plus consultée, sur le site www.chemindesdames.fr après la page d'accueil et la page « Informations pratiques »

CHEMIN DES DAMES, 20 ANS DÉJÀ !

UN SITE COLLABORATIF : LE RÔLE DES CONTRIBUTEURS

Chaque visiteur du site peut rendre hommage à un disparu sur le Mur du Souvenir (dans le Livre d'or jusqu'en 2019). Ainsi ce message déposé le 31 décembre 2023 : « Georges était un de mes aïeux qui a combattu avec courage et a été distingué. Paix à son âme ! » Le visiteur peut aussi apporter une contribution pour compléter ou corriger les informations présentées, ou encore proposer la mise en ligne de documents familiaux (photos, lettres...).

Début 2024, il y a 276 comptes contributeurs actifs dont 8 « super-contributeurs » très réguliers avec des privilèges de modification/ création sans validation par la webmestre. Chacun d'eux a à son actif des centaines, voire des milliers de nouveaux combattants intégrés au Mémorial, à raison de plusieurs heures de recherche par semaine dans les historiques régimentaires, les livres d'or, etc. Sur l'année 2023, les contributeurs dans leur ensemble ont ajouté à la base 9 216 nouveaux noms (dont 6 305 Français) et 425 nouveaux documents.



Photographie déposée par un contributeur

Extrait de la fiche du sous-lieutenant Michel Heydenreich tué le 26 janvier 1916.

Les recherches des contributeurs mettent au jour de curieuses coïncidences qui furent autant de drames dans les familles. Laurent Ducarroz a ainsi découvert qu'un père et son fils, originaires de la Somme et nés à vingt ans d'écart, Lucien Acloque (1878-1917) et Paul Georges Acloque (1898-1917) sont morts à cinq mois d'intervalle sur le Chemin des Dames et reposent, le premier à Soupir n°1, le second à Vailly.

Quelle opiniâtreté – et combien d'heures de recherches ! –, a-t-il fallu à Jean-Marc Moltchanoff pour restituer à un soldat du 57^e R.I. tué en janvier 1916 et enterré à Soupir n°1, sa véritable identité ? Derrière « Baptiste Deloge », il a débusqué André Zimpfer, un Alsacien né en 1880 à Oberhoffen et venu s'engager à Lorient le 3 décembre 1914 « pour la durée de la guerre ».

DEMAIN, 300 000 NOMS ?

À terme le Mémorial virtuel devrait permettre d'en finir avec les batailles de chiffres. Combien de morts pour l'offensive Nivelle ? Au 26 mars, le Mémorial a enregistré 12 064 morts le 16 avril 1917, au premier jour de l'offensive, dont 10 103 Français. Et combien en quatre ans au Chemin des Dames ? Avec 145 000 noms, on est encore loin du fameux cri lancé par Roland Dorgelès dans *Le Réveil des morts* en 1923 : « *Trois cent mille, Allemands et Français, leurs bataillons mêlés dans une suprême étreinte... Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ?* »

L'avenir du Mémorial, c'est aussi le développement de la géolocalisation pour permettre de situer sur le terrain un combattant ou un régiment, et pourquoi pas de suivre un aïeul, de ses cantonnements aux premières lignes, puis, pour celui qui a trouvé la mort, à travers ses lieux successifs d'inhumation, du cimetière provisoire à la nécropole créée après la guerre ?

LE MÉMORIAL FAIT AVANCER LA RECHERCHE

En vingt ans, le traitement des données collectées a donné lieu à des découvertes surprenantes. Quelques exemples parmi d'autres.

DEUX TOMBES POUR LE MÊME COMBATTANT ?

Eusèbe Léon Aubertin est enterré au cimetière n°1 de Soupir (tombe n° 2265) et Émile Léon Aubertin à Cerny-en Laonnois (tombe n° 769). Deux frères, chacun d'eux sous-lieutenant dans la même unité (le 2^e Bataillon de chasseurs), et morts le même jour, le 5 mai 1917 ? Cela fait quand même beaucoup de coïncidences ! La consultation de la base des Morts pour la France n'indique qu'un seul Aubertin mort le 5 mai 1917 : Eusèbe Léon Marius, né le 27 mars 1894 à Chambronnecourt (Haute-Marne). La fiche précise qu'il a d'abord été inhumé dans le « *cimetière militaire du Bois Brouzé au sud-est de Braye-en-Laonnois* ». Laquelle de ces deux tombes est celle d'Eusèbe ? Quel est le véritable patronyme de celui qui est prénommé Émile (en supposant qu'Émile ne soit pas une mauvaise lecture d'Eusèbe, un prénom peu courant...) ?

Autant de questions qui ne recevront sans doute jamais de réponse, à moins d'une hypothétique recherche ADN... Il ne faudrait pas oublier la famille en deuil venant dans les années 1930 sur l'ancien champ de bataille, parcourant les cimetières, avant de se recueillir sur une tombe, croyant avoir trouvé le disparu à Soupir alors qu'il est à Cerny. Ou réciproquement...



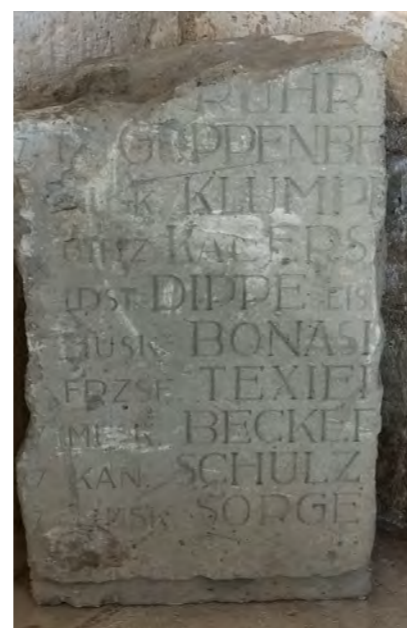
La photo d'E. Aubertin déposée par un contributeur sur le Mémorial



La tombe de Raphaël Raiff à Soupir

UN FRANÇAIS AU CIMETIÈRE ITALIEN DE SOUPIR !

Sur Mémoire des Hommes, il a bien sa fiche de « Mort pour la France » : Raphaël Raiff est mort le 15 novembre 1918 des suites de ses blessures à l'hôpital de campagne n°15 de Coucy-lès-Eppes, à l'est de la route Laon-Reims. C'est un hôpital de l'armée italienne comme l'indique la transcription de son décès qui a été faite à la mairie du 12^e arrondissement de Paris à partir d'un acte « *établi en langue italienne* » et signé notamment par le médecin-major Vito Cuncchiario. À proximité de leur hôpital, les Italiens avaient aménagé un petit cimetière, six tombes seulement dont celle de l'infirmière Maria Cozzi qui a été rapatriée par la suite à Pavie. Les autres sont partis en 1921 au cimetière italien de Soupir. Et Raphaël Raiff est devenu Raffalelo Raiffi...

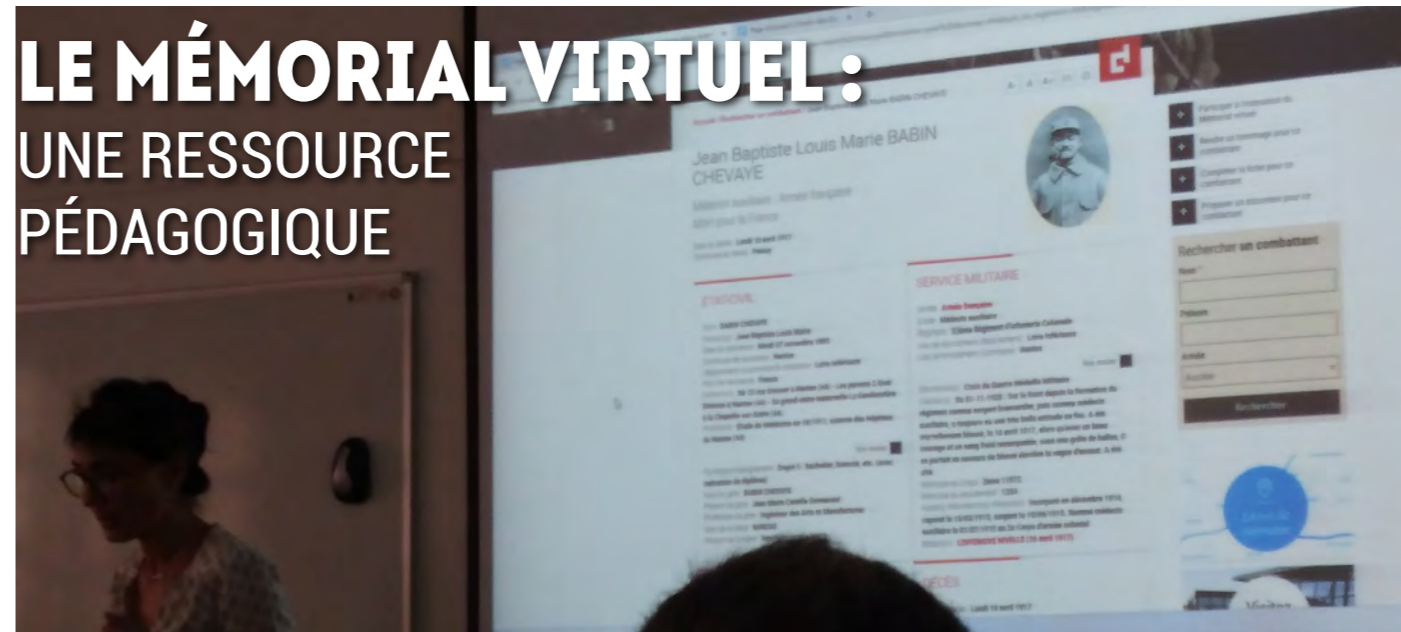


Stèle de l'ancien cimetière allemand de Laon © OT Pays de Laon

DES « DISPARUS » ENTERRÉS À SOUPIR

À l'Office de Tourisme de Laon, on peut voir le fragment d'une stèle du cimetière monumental que les Allemands avaient créé en face de l'abbaye Saint-Vincent et qui a été supprimé en 1920, officiellement pour des raisons d'hygiène publique. Sur la stèle, dix noms : 9 Allemands, morts entre le 8 et le 11 avril 1917 qui reposent aujourd'hui au cimetière de Laon - Champ de Manœuvre, et un Français, un certain Texier. De qui s'agit-il ? On sait que les 64 tombes françaises de Saint-Vincent ont été transférées en 1920 dans le carré militaire du cimetière Saint-Just, puis à Soupir. Une recherche « *Texier 1917* » lancée sur le Mémorial virtuel donne 28 résultats, dont 3 pour la période 7-11 avril. On peut exclure d'emblée Joseph Texier, mort le 11 avril de ses blessures à Soissons. Les deux autres fiches concernent le même homme : Eugène Auguste Texier, sergent au 118^e RI, « *disparu à Laffaux* » le 7 avril. En réalité, il a été fait prisonnier, il est mort de ses blessures à Laon le 10 avril, date portée sur sa tombe au cimetière n°1 de Soupir. Sa fiche sur Mémoire des Hommes l'ignore : puisque son décès a fait l'objet d'un jugement déclaratif par un tribunal. Le cas n'est pas unique à Soupir n°1. Tombe n°3739 : François Duval mort à Laon le 14 juin 1918 a suivi le même itinéraire que le sergent Texier, du cimetière allemand de Saint-Vincent à Soupir. Tombe 1875 : Paul Walwein Taylor. C'est le colonel du 19^e RI tué à Courtecon le 27 mai 1918 dont la fiche de Mort pour la France porte également la mention « *disparu* ». Trois disparus parmi les 600 000 de la Grande Guerre...

LE MÉMORIAL VIRTUEL : UNE RESSOURCE PÉDAGOGIQUE



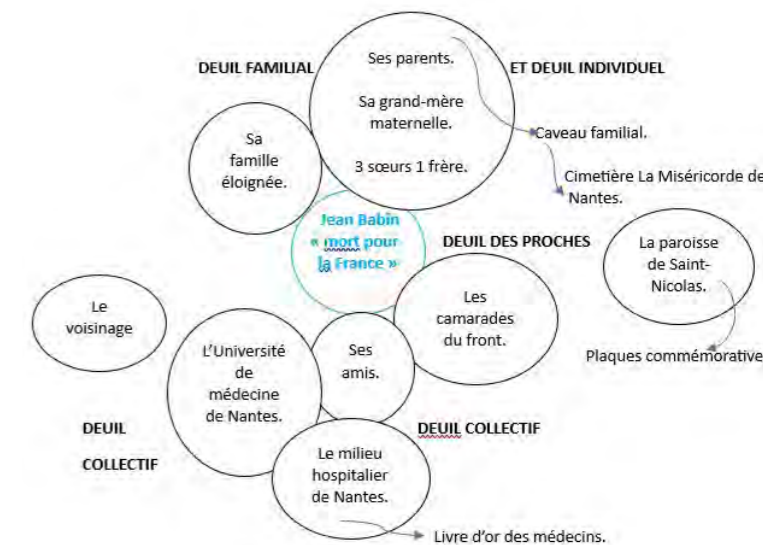
À Blois, le 6 octobre 2023, il était question du Mémorial du Chemin des Dames

Blois, 6 octobre 2023. La foule se presse à la 26^e édition des Rendez-vous de l'Histoire avec pour thème principal « Les vivants et les morts ». Dans une salle de l'ancienne École normale devenue INSPé, devant une cinquantaine d'auditeurs, des enseignants pour la plupart, Katia Hanouzet, professeure d'histoire-géographie au collège Arthur Rimbaud de Montpellier, commence l'exposé qu'elle a intitulé : « *Le cimetière militaire : une entrée pour problématiser le bilan humain de la bataille du Chemin des Dames, 1917* ».

Le cimetière en question, c'est celui de Cerny-en-Laonnois. Pendant une heure et demie, Katia Hanouzet montre l'exploitation qu'on peut faire du Mémorial virtuel avec une classe de 3^e, pour aborder le concept de « mort de masse », puis à partir de l'exemple d'un jeune médecin nantais tué le 16 avril 1917 à Paissy, pour comprendre ce que peut recouvrir la notion de « communauté de deuil ».

Katia Hanouzet s'explique sur sa démarche. « *Mon premier échantillon comportait plus de 200 noms ! Avec la fiche de Jean-Baptiste Babin Chevaye, je pouvais aisément aborder la question de l'émergence d'une « communauté de deuil », en faisant réfléchir les élèves sur ses trois inhumations successives, sur le choix de sa famille qui a voulu que la dépouille soit restituée et déposée dans le caveau familial et sur tous les hommages qui sont rendus à Nantes, par la Faculté de Médecine, par sa paroisse, par les anciens combattants, etc. La grande visibilité de la mort au combat de Jean-Baptiste rend aussi évidents le deuil impossible des disparus et le deuil honteux des fusillés. Cet angle d'approche est intellectuellement très riche, à la limite du paradoxe.* »

Quant au Mémorial lui-même, Katia Hanouzet n'hésite pas à affirmer : « *Ce site est une mine d'or. Pour les descendants des poilus, c'est un support pour retrouver un aïeul et lui rendre hommage. Ce site invite non seulement à être curieux, mais il est aussi une source documentaire généreuse, autant mémorielle que civique.* »



Une « communauté de deuil », schéma réalisé par Katia Hanouzet, à partir de l'exemple de J.B. Babin Chevaye.



LE ZOUAVE BONNEAU UNE MORT IMMORTALISÉE

42

De nos jours, la photographie de guerre nous confronte presque chaque jour à l'horreur de la guerre, à la mort, parfois même alors qu'elle vient juste de frapper. Ces photographies montrant l'instant où la vie s'échappe sont plus rares durant la Première Guerre mondiale, mais il en est pourtant une qui, au détour de recherches sur l'histoire de la ferme de la Creute, nous a interpellés. Cette photographie négative noir et blanc sur nitrate de cellulose mesure 4,5 x 6 cm, elle a été prise par Georges Chevrier (1880-1940) alors que ce dernier effectuait un voyage de Tunis au Chemin des Dames entre août et décembre 1914. Les négatifs sont glissés entre les pages d'un carnet actuellement conservé à la bibliothèque de la Ville de Paris. Au-delà du sujet qui nous permet une représentation assez rare – pour ne pas dire unique – de la mort dans ce que furent les premières tranchées de la Grande Guerre, ce qu'elle représente offre également un exemple de la démarche que l'on peut entreprendre afin de rechercher le parcours d'un combattant, et les différentes étapes qui permettent de le retracer.

L'IDENTIFICATION DU ZOUAVE BONNOT

Afin de commencer les recherches pour identifier l'identité précise de l'homme qui est en train d'expirer sur cette photographie, les informations sont lacunaires. En effet, il est uniquement mentionné en légende « *Sur le Chemin des Dames, mort du zouave Bonnot* ». La date de cette photographie étant inconnue, si ce n'est de manière approximative (1914), il paraît difficile de savoir exactement quand elle fut prise et de facto quand est mort le zouave Bonnot, une recherche est donc nécessaire en partant de l'identification du soldat tué. Le photographe ayant pris une série de clichés dans le secteur de la Creute à la même période, alors occupée par des combattants du 4^e régiment de zouaves (RZ), c'est probablement à cette unité que le zouave Bonnot appartenait, cependant aucun Bonnot du 4^e RZ n'est mentionné sur Mémoire des Hommes, et l'historique du 4^e RZ ne mentionne aucun Bonnot mort en 1914. L'orthographe du nom ayant pu varier, deux combattants tués en 1914 sont susceptibles de correspondre : le sergent Désiré Bonneau, tué le 8 novembre 1914, et le 2^e cl. Joseph Bonneau, tué le 23 octobre 1914.

« *Sur le Chemin des Dames, mort du zouave Bonnot* »
© Georges Chevrier / BAVP / Roger-Viollet ;
Fonds Lausi ; FL / N1 / 16

Bonnau Charles,	—	(9-6-15)
Bonnaud Louis,	—	(24-4-15)
Bonneau Antonin,	—	(28-1-16)
Bonneau Charles,	—	(9-6-16)
Bonneau Désiré,	Sergent (8-11-14)	
Bonneau Joseph,	2 ^e cl. (23-10-14)	
Bonneau Elie,	—	(22-4-15)
Bonneau Sylvain,	—	(22-4-15)
Bonnefond C.,	Caporal (9-8-16)	
Bonnemoy François,	2 ^e cl. (24-4-15)	
Bonnerie Ferdinand,	Serg. (20-4-17)	
Bonnet Louis,	Adjudant (24-1-16)	
Bonnet Paul,	2 ^e cl. (15-3-16)	
Bonnetin Louis,	—	(11-11-14)
Bonnin Jean,	—	(8-11-14)
Bonnot Gaston,	—	(9-8-16)
Bonnot Robert,	—	(11-7-16)

« Les morts du 4^e régiment de zouaves »
© Historique du 4^e régiment de zouaves, BNF Gallica

L'indexation des « Morts pour la France » sur Mémoire des Hommes permet ainsi d'identifier avec davantage de certitude le zouave Bonnot de la photographie ainsi que la date de son décès, puisqu'un Joseph Bonneaud, du 4^e zouaves de marche (Matricule 8650 au corps – cl.1911 / 53 au recrutement de Pau) est effectivement mort pour la France, tué à l'ennemi, le 23 octobre 1914 à la Creute (Aisne). La date de décès et l'identité étant déterminées avec certitude, la consultation de sa fiche matricule aux archives départementales des Pyrénées-Atlantiques permet de mieux connaître ce combattant décédé, et recroise les éléments déjà recueillis. Celle-ci permet notamment de découvrir que son nom exact était Joseph Bonneau, qu'il était cultivateur à Montaut, dans les Basses-Pyrénées, qu'il faisait 1 mètre 58 centimètres et qu'il avait les yeux bleus-clairs. Incorporé le 11 octobre 1912, il avait embarqué pour la France le 16 septembre 1914 et à peine un mois plus tard, trouvait la mort à la ferme de la Creute. On y apprend également qu'il fut provisoirement enterré au cimetière de Troyon, et qu'un secours de 150 francs sera versé à son père le 29 mars 1916. En 1920, la médaille militaire lui sera décernée à titre posthume avec la citation suivante : « *Brave zouave, est tombé glorieusement pour la France le 23 octobre 1914 au combat de la Creute d'Hurtebise. Croix de guerre avec étoile de bronze* ».

LES CIRCONSTANCES DU DÉCÈS

La date, la localisation et le nom exact du combattant et de son unité étant connus, l'on peut désormais tenter de déterminer les circonstances du décès de Joseph Bonneau. Le journal des marches et opérations du 4^e RZ (SHD GR 26 N 839/1) n'apporte pas d'éléments précis sur l'occupation et les combats de la Creute en octobre 1914, si ce n'est une canonnade le 8 octobre 1914, 2 tués et 3 blessés au mur est de la Creute le 11 octobre, et l'offensive menée par le 4^e RZ le 12 octobre qui entraîne des pertes élevées pour le régiment. Le journal des marches et opérations du 2^e bataillon du 4^e RZ (SHD/GR 26 N 840/2) est quant à lui plus précis sur l'intensité des combats qui ont mené au décès de Joseph Bonneau, sans toutefois mentionner sa mort :

« 22 octobre,

Cantonnement à Jumigny. À 19h le bataillon se rend à la Creute. Un peloton de la 8^e cie reste à Vassogne, le poste de commandement du chef de bataillon est aux grottes de la Creute ainsi qu'une section de la 5^e cie, une section de la 6^e cie et une section de la 7^e cie. Le reste des cics occupe : 5^e les tranchées est de la ferme, 7^e la moitié est de la ferme, 8^e la moitié ouest de la ferme, 6^e les tranchées à l'ouest de la ferme. Vers 24h le zouave Cursolle est tué d'une balle au cœur pendant qu'il se rendait des cuisines à la tranchée de la cie. Le zouave Cursolle est inhumé dans les tranchées de la 6^e cie près du poste de cdt du capitaine.

23 octobre,

Dans la matinée quelques gros obus tombent dans le secteur. Aucun accident. Les cics améliorent les tranchées et approfondissent les boyaux de communication. Vers 17h30 l'entrée des grottes est bombardée par la grosse artillerie allemande. Le lieutenant de réserve Stéphani 7^e cie est blessé à la joue droite par un éclat d'obus ainsi que le zouave Étienne de la même cie. Peu après le zouave Zurbrugg (7^e) est tué dans les tranchées. Nuit calme, les travaux de tranchées continuent. »

© Ministère de la défense - Mémoire des Hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **BONNEAUD**
Prénoms *Joseph*
Grade *2^e classe*
Corps *4^e Zouaves de Marche*
N^o *8650* au Corps. — Cl. *1911*
Matricule. *58* au Recrutement *Pau*
Mort pour la France le *23 octobre 1914*
à *la Creute (Aisne)*
Genre de mort *tué à l'ennemi*
Né le *22 Juillet 1891*
à *Montaut* Département *4^e Pyrénées*
Arr. municipal (P. Paris et Lyon) *à déléter rue et N^o.*
Jugement rendu le _____ par le Tribunal de _____
acte de mariage transcrit le *18 Juin 1916*
à *Montaut (4^e Pyrénées)*
N^o du registre d'état civil *472*
531-708-1021. [2013A]

Fiche "Mort pour la France" de Joseph Bonneau © SHD

LA SÉPULTURE DU ZOUAVE BONNEAU

Mentionné comme enterré au cimetière de Troyon dans sa fiche matricule, son corps dispose donc d'une sépulture que l'on peut tenter de retrouver pour aller au bout de cette démarche. Les cimetières militaires provisoires et la plupart des cimetières civils abritant les sépultures des combattants décédés étant rassemblés à l'issue du conflit dans des nécropoles militaires, le corps de Joseph Bonneau a pu être transféré à la nécropole nationale de Cerny-en-Laonnois, la plus proche de Troyon. La consultation de la plateforme « Sépultures de guerre » mis en place par l'ONACVG et le ministère des Armées sur le site « Mémoire des Hommes » ainsi que le Mémorial virtuel du Chemin des Dames permettent d'aboutir à un résultat : Joseph Bonneau du 4^e RZ, né le 22/07/1891 et décédé le 28/10/1914 (c'est cependant le 23 octobre sur sa fiche), est inhumé à la nécropole nationale de Cerny-en-Laonnois.



La tombe de Joseph Bonneau dans la nécropole de Cerny-en-Laonnois © Département de l'Aisne

Le « zouave Bonnot » s'appelait donc Joseph Bonneau si l'on se réfère à sa fiche matricule des archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, il était zouave de 2^e classe au 4^e régiment de zouaves depuis 1912 et a trouvé la mort dans les combats de la ferme de la Creute (Aisne) à l'âge de 23 ans, le 23 octobre 1914, ses derniers instants étant immortalisés par un photographe ce jour-là. Si vous prenez la peine d'entrer dans la nécropole française de Cerny-en-Laonnois, allez sur la droite, jusqu'aux pins qui longent l'allée conduisant au cimetière allemand, puis allez vers le fond du cimetière. Là où commence l'avant-dernière rangée, sur la tombe n^o2720, vous pourrez lire : « *Bonneau Joseph, 4^e zouaves, mort pour la France en octobre 1914* ».

Vincent DUPONT

43

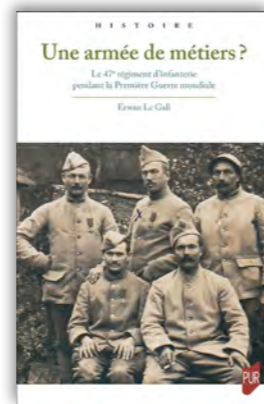


LA GRANDE GUERRE DE JOSEPH ET LOYS ROUX

Texte et photographies présentés par Yves Le Maner et Yann Prouillet
ECPAD, 2023

« Si mon livre est sali, si l'écriture est mauvaise, c'est tant mieux. Glorieux et cher petit livre, tu n'es pas un embusqué, tu fus au danger et à la peine et c'est pourquoi tu es terni, tu manques de chic. Tu ressembles à nos soldats souffrants. Tu es un vrai poilu ! » Loys Roux, 2 août 1916. La Grande Guerre de Joseph et Loys Roux est un ouvrage édité par les Archives du département du Rhône et de la métropole de Lyon avec le concours de l'ECPAD, à partir du fonds d'archives de Joseph et Loys Roux, prêtres et infirmiers pendant la Première Guerre mondiale. Il rassemble près de 2 000 pages de carnets de guerre tenus quotidiennement par Loys Roux, sans interruption d'août 1914 à décembre 1918, et plus de 1 500 photos, réalisées par Joseph jusqu'à sa mort au front, en décembre 1915, puis par Loys jusqu'à la fin de la guerre.

Ce témoignage photographique forme une sorte d'encyclopédie visuelle de la Grande Guerre constituée de façon ininterrompue pendant 52 mois. En effet, les deux frères Roux ont traversé les secteurs majeurs du front ouest, documentant une multitude de facettes de la vie des combattants, des plus anecdotiques aux plus tragiques comme au Chemin des Dames où Loys va être témoin de l'un des pires carnages de l'histoire avec le 23^e RI. Il va prendre des clichés de l'attaque du 16 avril 1917 dans le secteur de Loivre et du fort de Brimont, plusieurs d'entre-eux seront publiés dans L'Illustration. Malgré l'avancée des premiers jours, l'état des pertes et le dégoût gagnent Loys Roux qui écrit : « Si nos parents étaient là un quart d'heure et qu'ils puissent juger nos souffrances et nos angoisses ! Quelle vie ! Quelle vie ! Il ne m'est possible de noter les imprécations, les paroles enfiévrées ! Si on ne peut pas faire la guerre, qu'on fasse la paix ! Nos chefs sont... bien tranquilles à l'arrière, décident ce soir : on prendra Berméricourt. On nous fait crever, nous sommes des poires, c'est la destruction, on voudrait nous tuer tous, on ne s'y prendrait pas autrement ». Loys est témoin de la mutinerie du régiment le 1^{er} et 2 juin 1917 à Villers-sur-Fère. Il écrit : « Moi qui ai toujours douté d'un soulèvement dans les troupes, heureux comme tout le monde, je frappe sur l'épaule de Priolet en disant : « Nous ne passerons pas l'hiver ». Car c'est la joie partout et ceux qui ne descendent pas manifester sont de cœur avec les manifestants. Les commentaires vont leur train et l'unanimité est parfaite. Nous renonçons à faire nos paniers car il ne peut être question de remonter ». Un ouvrage puissant pour un témoignage photographique et littéraire exceptionnel.



UNE ARMÉE DE MÉTIERS ? LE 47^E RÉGIMENT D'INFANTERIE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Erwan Le Gall
PUR, 2022

S'il est un genre très prisé dans le monde anglo-saxon, la monographie régimentaire est un exercice trop peu d'actualité en France. En se basant sur l'exemple du 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo pendant la Grande Guerre, Erwan Le Gall montre tout ce qu'une telle démarche peut apporter à une histoire sociale de ce conflit, et plaide ainsi pour de véritables études à l'échelle des unités et communautés qui les composent. Cet ouvrage tiré de la Thèse de doctorat de l'auteur poursuit deux objectifs : le premier consiste à montrer que la monographie régimentaire est un exercice de style permettant de développer la connaissance de l'armée française de 1914-1918 ; le second, fondé sur l'exemple du 47^e RI, est de voir en quoi l'étude approfondie de la culture professionnelle des combattants renouvelle les débats liés à l'endurance des soldats au cours de la Première Guerre mondiale. Ces débats ont été en effet trop longtemps enfermés dans la dualité de la contrainte et du consentement, que tente de dépasser cet ouvrage. Notons que l'ouvrage s'appuie sur une immense recherche prosopographique des individus passés par ce régiment, rendue possible grâce aux programmes de numérisation ayant vu le jour depuis le début des années 2000, les journaux des marches et opérations, les fiches de Morts pour la France, les fiches matricules de recrutement mais également la presse locale.

Après avoir démontré la pertinence de l'échelon régimentaire comme espace de réflexion et défini les sources et la méthode employées, le livre s'attache à démontrer en quoi consiste le « métier » de soldats et d'officiers, au 47^e RI pendant la Première Guerre mondiale. Ensuite, l'ouvrage revient sur le remplacement des effectifs de l'unité, ceux-ci s'érouissant mécaniquement au fil de la campagne. Le régiment est éprouvé par la bataille de Guise en 1914, mais surtout celle de Verdun en 1916. Il ne participe pas directement aux offensives sur le Chemin des Dames en 1917. Enfin, est abordée la manière dont le régiment effectue sa sortie du conflit et appréhende l'expérience de guerre, non plus uniquement comme une souffrance subie, ce qu'elle est indéniablement, mais aussi comme un capital que les anciens combattants parviennent à faire plus ou moins efficacement fructifier selon les milieux socioprofessionnels dans lesquels ils évoluent.



EN TEMPS DE GUERRE (1914-1918)

Nicolas Beaupré
PUF, 2023

Cafard et rumeurs, perte de repères, avenir fuyant, passé décomposé et présent pesant... À quel point la guerre 1914-1918 a-t-elle altéré le temps social et individuel ? Quelles stratégies furent mises en place pour tenter de le maîtriser ? Comment les sciences humaines et sociales, dès les années de guerre et d'après-guerre, ont-elles abordé cette question ? Dans un contexte de regain d'intérêt pour l'historicité et les temporalités, Nicolas Beaupré propose une relecture originale des expériences de la Première Guerre mondiale à travers le prisme du temps.

À l'aide d'une grande variété de sources, cet essai interroge les expériences du temps vécu et leurs perceptions, représentations et mises en récit. De l'allongement du temps d'attente au front, en passant par la perspective d'une guerre longue et d'usure, il s'intéresse au bouleversement de l'inscription des acteurs sociaux dans le temps cyclique (alternance du jour et de la nuit, temps calendaire), linéaire (articulation entre passé et présent et projections dans l'avenir), des rythmes et plus largement, dans l'Histoire.

JOURNÉE D'ÉTUDES : 1944 LA LIBÉRATION DE L' AISNE

18 OCTOBRE 2024 • 9h à 18h

En quelques jours, du 27 août au 4 septembre 1944, le territoire axonais est libéré des troupes allemandes qui l'occupaient. Partout, elles se retirent de manière accélérée face à l'avancée des forces américaines. Cette libération survient pourtant dans un territoire déjà particulièrement touché par les combats de 1940, coupé en deux par la zone interdite et marqué par une forte présence de l'armée allemande durant quatre ans. Comment, dans ce contexte particulier, les Axonais ont-ils vécu les dernières heures de l'occupation et quelle fut l'attitude des troupes nazies acculées au départ ? Comment se sont déroulées ces journées et quels en furent les ressorts ? Quelle place ont pris les réseaux de Résistance dans ces opérations ? C'est à ces différentes questions que la journée d'études organisée par les Archives départementales et le service du Chemin des Dames et de la Mémoire se propose de s'intéresser, en revenant sur les différents aspects de ces événements majeurs pour l'histoire de l'Aisne et de la Libération de la France.

Archives départementales de l'Aisne, avenue Foch, Parc Foch, 02000 Laon
Informations au 03 23 24 61 47 / E-mail : archives@aisne.fr



APRÈS LA BATAILLE, MÉMOIRES ET USAGES DES CHAMPS DE BATAILLE DU XVI^E SIÈCLE À NOS JOURS

Sous la direction de Catherine Denys, Benjamin Deruelle et Gilles Malandain
Presses Universitaires du Septentrion, 2023

Que reste-t-il d'une bataille sur le lieu où elle s'est déroulée ? Peu de choses assurément, même si l'empreinte spatiale des grands combats de l'ère industrielle et notamment ceux du XX^e siècle est plus évidente, des dégâts environnementaux aux grands monuments postérieurs. Pourtant, les sites de combat de toutes les époques suscitent de l'intérêt, de la curiosité, voire un véritable engouement. Un tourisme spécifique s'est développé sur les champs de bataille, dont les racines remontent loin. Aux yeux de ces visiteurs, les champs de bataille portent une part irréductible de la mémoire des guerres et celle-ci s'y inscrit d'une manière de plus en plus massive à travers de multiples usages sociaux, culturels, politiques, pédagogiques.

Dans ce volume, une vingtaine de chercheuses et chercheurs explorent cette histoire des lieux de mémoire, du XVI^e siècle à nos jours. Leurs articles font varier les échelles et les démarches, et transporteront le lecteur des guerres d'Italie à la guerre du Pacifique, et du Québec à la Lorraine, en passant par le Portugal ou la Normandie. Les batailles de Fontenoy, de Malplaquet et davantage Trafalgar ou Waterloo sont aussitôt suivies d'une guerre des mémoires, entre victoire et défaite, relecture et appropriation que relate cet ouvrage très complet.





CONFÉRENCE 13 AVRIL 2024 • 17h

« VIE, MORT ET MÉMOIRE DES SPORTIFS AU CHEMIN DES DAMES »

Avec Camille Morata, historien du sport

Dans le cadre de l'exposition « Le Grand Match » présentée à la Caverne du Dragon, l'historien Camille Morata reviendra sur l'expérience combattante des sportifs mobilisés sur le front du Chemin des Dames jusqu'à leur trépas à travers la gestion des dépouilles et la diffusion de la mémoire de ceux qui sont passés de la médaille à la mitraille, de la sortie de guerre jusqu'au centenaire.

CÉRÉMONIE DU CENTENAIRE 15 JUIN 2024 • 10h-12h

DU CIMETIÈRE DANOIS DE BRAINE

Construit en 1924 sur la commune de Braine après le retour du Schleswig au Danemark en 1919, le cimetière compte près d'une centaine de soldats danois enrôlés dans l'armée allemande. La cérémonie du centenaire sera marquée par l'inhumation du corps d'un soldat d'origine danoise tombé en France durant la Grande Guerre.

VISITE 27 AVRIL ET 27 OCTOBRE 2024 • 14h

DES RUINES DU FORT DE LA MALMAISON

À l'occasion des Journées des espaces fortifiés 2024, visitez les ruines du célèbre fort de la Malmaison construit à la fin du XIX^e siècle selon les modèles Séré de Rivières devenu l'objet d'âpres combats en 1917 pour la reprise du Chemin des Dames par les troupes françaises.



NUIT DES MUSÉES 18 MAI 2024 • 19h30 - 21h

VISITE SPÉCIALE « GRAFFITI »

Carrière de calcaire avant la Première Guerre mondiale, puis lieu de passage de nombreux soldats de diverses nationalités, la Caverne du Dragon recèle quelques graffitis des hommes qui passèrent dans ce site historique sous le Chemin des Dames. Suivez notre guide à travers l'histoire de la Caverne du Dragon, revue à travers les traces qui émaillent ses murs jusqu'à aujourd'hui !



VISITE AVEC REPAS 27 JUILLET 2024 • 19h30 - 21h30

DANS LA CAVERNE DU DRAGON

« C'est l'heure de la tambouille ! »

Revivez pour la première fois l'expérience d'un repas servi aux soldats du front, 14 mètres sous terre, au cœur même de la Caverne du Dragon.

Au menu : bidoche, bricheton, frometon et jus. Une visite sur le quotidien du soldat dans la carrière est proposée après le repas commenté. Immersion garantie ! **Sur réservation, limitée à 25 personnes. À partir de 12 ans minimum. Prévoir des vêtements chauds.**

1914 - 2024 : MARCHÉ NOCTURNE 2 AOÛT 2024 • 21h

SOUVENIR

Afin de commémorer les 110 ans du début de la Première Guerre mondiale, nous vous invitons à participer à une marche nocturne commémorative sur le Chemin des Dames. Un guide retracera avec vous le début de la guerre et son déroulement sur le territoire. **Les personnes en tenue d'époque sont les bienvenues ! Au départ de l'église de Craonne. Venir avec sa lampe de poche.**

CINÉMA DE PLEIN AIR 10 AOÛT 2024 • 20h30

LA GUERRE DES LULUS

À l'occasion du 110^e anniversaire du début de la Grande Guerre et de la Nuit des étoiles 2024, la Caverne du Dragon - Centre d'Accueil du Visiteur, projette le film « La Guerre des Lulus », tourné dans l'Aisne en 2022. **Venir avec sa couverture - Présence d'un food truck.**

VISITE 4 MAI & 17 AOÛT 2024 • 20h

LA CAVERNE DU DRAGON « COMME AVANT ! »

La Caverne du Dragon se visitait dès 1919 ! Les visiteurs sont invités à pénétrer dans la carrière par l'ancienne entrée avant d'être plongés dans le noir avec d'anciens récits de guides : un rendez-vous incontournable à ne pas manquer !

VISITES 21 - 22 SEPTEMBRE 2024

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

Visite de la Caverne du Dragon et visite exceptionnelle des collections départementales de la Grande Guerre au C.A.B.A., parc Foch à Laon, durant les deux jours.



VISITE 7 AVRIL & 2 NOVEMBRE 2024 • 14h

DE LA COTE 108 ET SON CRATÈRE DE MINE

La cote 108 à Berry-au-Bac est l'un des sites les plus visités au lendemain de la Grande Guerre avec l'un des plus importants cratères de mine au pied du Chemin des Dames. Visite commentée en partenariat avec l'association Correspondance Cote 108.



20 ANS DU MÉMORIAL VIRTUEL 24 OCTOBRE 2024

DU CHEMIN DES DAMES

14h-18h

Avec l'historien Guy Marival

À l'occasion des 20 ans du Mémorial virtuel du Chemin des Dames lancé en novembre 2004 par le Conseil général de l'Aisne, la Caverne du Dragon réunit ses principaux contributeurs pour échanger sur le résultat de plusieurs années d'indexation collaborative et les perspectives d'évolution du site. Le programme de cet événement sera disponible à partir de septembre 2024 sur chemindesdames.fr. Katia Hanouzet, professeure d'un collège de Montpellier, partagera son utilisation pédagogique du Mémorial virtuel avec ses élèves.

MARCHÉ COMMENTÉE / CONFÉRENCE 11 NOVEMBRE 2024

« LES CIRCONSTANCES DE L'ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918 »

Avec l'historien Jean-Yves Le Naour

11 novembre 1918, après plus de quatre ans d'une guerre sans précédent, l'armistice qui met fin aux combats est signé en forêt de Compiègne. Redécouvrez les circonstances et les négociations opérées ce jour historique à travers les explications de Jean-Yves le Naour, historien spécialiste de la Première Guerre mondiale et du XX^e siècle.



Informations
& Réservations
03 23 25 14 18 | caverne@aisne.fr

16 AVRIL

JOURNÉE DE MÉMOIRE
DU CHEMIN DES DAMES

CRAONNE ET CRAONNELLE

MARCHES • EXPOSITIONS • SPECTACLES

